

Bertrand Lagrange

Poésie

1994-2025, Bertrand Lagrange, auteur

blam@gmx.fr – 06 86 12 19 07

Table des matières

| | |
|--------------------------|-----|
| Carnets de solitude..... | 3 |
| Errance..... | 27 |
| Déchiré..... | 46 |
| Paysages..... | 66 |
| Jour et nuit..... | 76 |
| Badaud..... | 79 |
| Mort vivante..... | 151 |

Carnets de solitude

Les eaux bleues. Les vagues qui se tendent. T'attendent.

Le sable doré. Les dunes qui ondulent.

Le vent pressé.

La mer.

Là.

Tes yeux.

Ton corps nu.

Ta joie éclatante. Ta silhouette qui galope.

Tes yeux dans la mer. La mer dans tes yeux. Si bleus.

Le regard clair
Qui avance, recule
S'attarde.
Le regard sombre
À l'intérieur
Se perd.
Douce lumière.
Étrange miroir.
Simple présence.
Le souffle court
Hypnotisé
Pour un regard.

Les yeux perlés de larmes
Comme un si joli matin
Nos corps, presque des armes
Que commandent tes mains
La piscine éclatante
Les reflets comme au ciel
Perles d'acier bien cassantes
Entre tes doigts de miel
Le soleil et ses flèches
Débordant de paresse
La carcasse déjà sèche
Recevant tes caresses

Sous les platanes peut-être
Miroitent tes yeux bleus
Effleurer ta silhouette
Tellement, tellement de rêves
Écœuré de souvenirs
Cassé par tant de fuites
D'impossibles retours
À l'origine

Suivre ta trace. Derrière.
Divaguer. Presque serein.
Comme un train fou.
Presque heureux mais jamais.
Tes reins. Des jambes. Devant.
Craquer. Pleurer. Au secours.
Avant d'oublier, à nouveau.
Une roue, tout tourne.
Un gamin, sur la route.

Marcher, bientôt courir
Au loin, déjà mourir
Un coin, pour se cacher
Des bois, encore hurler
Le monde, bien petit
L'univers, bien minuscule
Masse d'eau, bien polie
Tas de chair, ridicule
Seul.

La peau rosée au sourire éclaté
Des yeux jaillissent, hyperboles
D'une image fixe.
Dans la nuit ce lampadaire
Témoin d'une ombre
Caresse ton corps.
Regarder, frôler, ressasser.
Un soir glacé au souffle brisé
J'ai palpé l'air d'une lumière.

Ta main moite et molle

Petite idole

Tourne pour un rien

Au creux de mes reins.

Tes formes élastiques

Aux parfums lactiques

Aux goûts exotiques

Poissons électriques.

Ton regard malin

Sur le long chemin

M'accompagne au sol

D'une nuit d'alcool.

L'insolent sourire, jolie miss
Sous les néons écarlates
Qui frappent, vibrent, tremblent.
La virgule assassine, ma petite
Dans le calme blanc
Le silence de nos sens.
Le frémissement dément
Froisse les draps
Frôle les murs.
Ton amour ma lointaine
Sent l'ivresse des montagnes
Et mes poumons suffoquent
Se disloquent calmement
Et je m'imagine bien mort
Déjà mort !
Et le sommet est bien rond
Et les pentes sont si vertes
Que nous tournons sans fin
Clopinant, crachotant
Main dans la main
Mais si loin, si seuls !

Les froides pulsions d'un hiver blanc
Dans les vibrations urbaines
Attendent sereines
Les rayons du printemps.
Sur les pentes à demi-mortes
Un roi sans couronne
Sous les remparts mornes
Crache et exhorte.
Il a bu le sang sacré
Chanté aux pierres étourdies
Pissé sur la Vierge Marie
Au joli sourire glacé.
Doucement il lui dit :
« L'hiver est presque fini. »

Les marches près du jardin
S'ouvrent sous mes mains
Vers des allées endormies
Sous la lune de minuit.
Les chemins glissent sous mes pas
Étreignent de leurs bras
La montagne isolée
Aux secrètes vallées.
Où est donc le sommet
Jusqu'où monte la forêt ?
Je vole déjà vers d'autres lueurs
Pour étouffer mes pleurs.
La peur m'a enlacé
Cette amie inavouée.

Des rues oranges
Baignées dans le noir
Le regard des étoiles
La foi de quelques âmes.

Une cage sombre
Un regard s'échappe
Papillon de nuit
Flotte, divague
Se pose enfin
Ailleurs.
Nulle part.

Les rues perdues où rien ne bouge
Le bitume usé, par qui ?
Le bleu trop haut, sur les vitres pâles.
Se perdre, nager
Une rivière silencieuse
Se maquiller, pour qui ?
Des murmures derrière le souffle du vent
Sur les murs gris, froids et beaux.
Une caresse, une ombre, qui ?

Vieille idole au fond des puits
Triste image de sexe
Mon gland se déchire, tombe lentement
Dans des trous inconnus
Qui ne regardent pas, existent-ils ?
Des ventres poilus s'agitent
Des peaux rouges et brillantes.
Chercher un œil
L'œil poilu ou rasé ?
Ma misère, ma colère
Dehors du bleu assassin
À l'intérieur de la chair noire.

Ce long canal aux eaux vertes
Reflets des arbres si hauts.
La brillante surface des flots
Les êtres qui vivent au-dessous
L'un des leurs, une carpe argentée
Cherche son souffle
Les tripes à l'air
La nuque brisée
Sur le chemin
Dans la poussière
Ses yeux noirs, exorbités
Dans le soleil.

La courbure des roseaux
L'élan des peupliers
Toute une vie durant.
L'écluse écumante
D'où coule une eau sereine
Mêlée de quelques larmes.
Des souvenirs
D'une lutte commune
Pour vivre, et tuer.

L'horloge s'est arrêtée
Les yeux ouverts
Je l'imagine encore
Cette vieille horloge
Fidèle compagne
Frappant mon corps
Battant le temps
Rythmant l'amour
Je crois entendre
Sous ma main
Son tic-tac
Bercer ma nuit.

Mardi, déjà demain.
Regard toujours là.
Sur des formes
Sur des masses
Des couleurs, des sons
Flottent comme un sommeil
Aux allures pareilles.
Traquer une ombre
Cachée peut-être
Qui ne reviendra pas.

Englober la terre
N'être ni ici, ni maintenant
Une surface bien lisse
Le corps s'y fond
Ni début, ni fin
Observer son départ, sa fuite
L'angoisse d'une vie, et après ?

Je suis l'étrange, le sage en colère
Errant sur des pas inconnus.
Mes montagnes sont lointaines
Existent-elles encore ?
Leurs sommets coupent mes veines
Mon sang souille la neige
Et ma tête est livide.
Je suis l'oubli d'une danse incertaine
Aux premiers pas de vie.

Le rythme, le tempo
L'énergie secrète
Dilate à l'infini
Les poussières inconnues
De ma chair intime
Aux galaxies invisibles
Du néant au néant
Par-delà les rêves étoilés.

Nous fuyons à l'ouest
Où le soleil frappe
Sur l'océan.
Maudire ce temps
Qui nous lâche
Croire en l'amour
Pour un baiser.
S'effondrer, revenir
Au creux des montagnes
À l'est, à l'ombre.
Nous attendons l'aube.

Les surfaces lisses, brillantes
Les cubes qui sautent, multicolores
Dans une cave, illuminée
Les peintures, des lumières
Nous fuyons au-dedans
Nous mangeons des regards
D'une illusion perdue
De la jeunesse, de l'ordre
De l'infinie plénitude
Fourmilière géante, dévorante
À l'assaut du soleil
De la nourriture des étoiles
Unique, inaccessible.

Les vagues s'écrasent
Roulent le sable
L'eau se soulève
Des profondeurs
Le vent caresse
À l'horizon
À l'infini
Le soleil griffe
Tout près du ciel
Le feu se couche
Laisse les montagnes
La plaine jaillit
Jusqu'à la mer.

Errance

Le noyé

Les aubes flottantes des chemins pourpres et verts.

Glisse, glisse, le froid caillou de la terre !

Mange, mange, les racines aux doigts bleutés.

La rivière pousse et tord les mains gantées

De velours noir, la lune se courbe aux flots.

Trois ponts raisonnent au glouglou sec des autos

Filant très loin, les cités gémissent au matin.

Là-haut dansent, écarlates, les grands sapins.

Le béton ouvert accueille les araignées,

Une valse avec la brise, dansez, dansez !

Le jour se grise de la vie organique,

La nuit descend de longs fleuves sataniques.

La plage

L'océan sombre crache ses murs de briques
Sur le sable, dans un fracas d'algues noires ;
L'amour, l'amour, se gorge de fruits tragiques,
Pour étouffer les élans : manger et boire !

Amériques, Afrique, Asie aux deltas
Profonds, dans mon ventre une bouillie grise,
Terre dissoute, poussière du Sahara ;
Avale tous les océans à ta guise !

Mais à la fin du repas il faudra vomir,
Derrière une dune parfumée, dormir.
Les élans surgiront, doux visages rêvés
Dans les tourbillons blancs d'un océan glacé.

Bohême

Les bras balancent
Au rythme des pas,
Loin il s'en va ;
Les yeux avancent
Sur l'horizon bas,
Les bras balancent...

Les cheveux flottent
Au vent de pluie,
L'océan luit ;
La pensée trotte
Dans l'eau de pluie,
Les cheveux flottent...

Les poings serrés
D'un bonheur las :
Haine de soi ;
L'angoisse d'acier
S'agrippe aux bras,
Les poings serrés...

Les doigts déchirent
La peau sanglante,
Le poing hante
La poche tire
Terrible pente
Les doigts déchirent...

Exotique

Corps de briques

Peur, paresse

Sueur de fric

Nuit d'ivresse

Vacarme long

Danses et corps

Matin de plomb

La nuit s'endort

Soleil d'avril

Midi songeur

Rêves des îles

Au voyageur

Lente Afrique

Déserts de feu

Œil oblique

Soleil en creux

Sous la pluie

Sous les tambours d'une morne pluie
L'éclair jaillit au coin du bois,
Les nuages frappent leurs torses gris
Qui coulent et glissent entre nos doigts.

Sous les tambours d'une morne pluie
Le métal claque comme un cristal,
Les vitres tombent sans un bruit
Dans nos yeux de gouttes pâles.

Sous les tambours d'une morne pluie
Les fleuves traversent les routes,
Des gerbes d'eau ouvrent la nuit
À nos rires qui s'en foutent.

Au ciel

Les visages damnés miroitent leur silence
Au ciel gris, écran unique de ma démence
Arrachant aux forêts les arbres malicieux,
Ces pinceaux géants dessinent des rêves odieux
D'un temps que mon cerveau a enfoui en son sein :
Lézards, œil noir, masques brouillés, tout cesse enfin
Au souffle du sommeil ; le vent balaie les murs
Et perce les nuages : l'azur, l'azur, l'azur...

Le voyage impossible

Si triste est la caverne
Sous ses gouffres longs de cernes,
La pesanteur des nuits glacées
Ne pouvant jamais s'échapper.

De limpides gouttes scintillent,
Sur le front céleste brillent
Ces étoiles comme des yeux
Sans fond, dans l'infini des cieux.

Debout ! La lumière danse
Avec des ombres en transe,
Ce ballet s'annonce violent
Sous la peau de roc et de sang.

Le soleil d'or avale
Les corps et les nombres,
La douceur boit, cavale
Entre toits et ombres.

Les murs blancs s'immolent,
S'agitent sur le sol
D'un bleu, fumée du ciel
Blanc de neige et sel.

Montagnes embrasées
Aux sons, cris emmêlés
Sous l'azur où sommeille
Un front, loin du soleil.

Les mille sons bavardés aux cent cheveux d'or
Dans le coton chaud, la brise du décor
Qui caresse les pétales de sang maladif
Coulant sous les yeux comme un masque furtif.

La fraîcheur aux parfums verts, d'eau, de lumière
Agite ses tentacules ; elles bourdonnent
Aux nuées d'insectes-machines en colère,
Pénétrant le corps brisé qu'on abandonne.

Le repas

Faïence, ô délivrance, brisée sur le parquet
Taché de vomis rouge ; du vin et du lait
Coulent de tous ses pores ; il s'étale en long,
De la cheminée noire aux portes du salon.

Un courant d'air agite ses longs cheveux d'argent,
Le cristal musical éclaire et joue la scène
Aux odeurs de gibier, chocolat et encens.
Le repas s'achève, un couteau dans une veine.

La terrasse

Les flambeaux de bois nus dressent au ciel vermeil
Leurs bourgeons blancs et gras, et comme eux, au soleil,
Les gamins dévêtus manient leurs blancs tétons
Sur la terrasse cachée d'une grande maison.

Lascives muses, indolente ivresse, mes beautés
Savourent le doux soleil d'un hiver balayé
Par le printemps des fleurs, ô nature éternelle !
Le jardinier perché vérifie la tonnelle.

Le labrador

Le long chemin tangué au loin sous les buis courbés
Par la neige éclatante de mille pépites dorées.
Un chien noir court devant en agitant ses oreilles
Et s'approche de la grande maison au toit vermeil.

Derrière lui j'ai le souffle coupé par l'effort,
Je préfère m'allonger ici de tout mon corps,
Contempler l'azur en riant de sa vigueur
Qui emplît mes muscles d'une étonnante chaleur.

Alors le chien s'approche et tourne autour de moi
Mais jamais on se touche et tout devient si froid
Que je préfère dormir contre son flanc rêvé :
Il pousse alors la porte de mes yeux fatigués.

La Meije

Hier soir, bien tard, j'ai glissé sur la neige
Sous les sapins éteints qui caressent la Meije ;
J'espérais tout la haut retrouver un chemin
Ou au moins évoluer loin des regards humains.

Au milieu du glacier je me suis enfoncé
Dans une bulle chaude sous le ciel étoilé,
Quand le froid s'insinue le sommeil est moins lourd,
Peut-être ne reverrai-je pas le petit jour ?

Mais déjà le soleil caresse mes cheveux blancs,
La Meije s'est évanouie dans des rayons de sang
Et mon matelas craque et s'évapore déjà ;
Aujourd'hui j'ai glissé sur la neige, vers le bas.

Lac alpin

Ô mon beau paysage
Lumineux sous l'orage,
Que faire pour conserver
Un peu de ta beauté ?

J'ai ouvert grand mes yeux
Aux sommets merveilleux,
Espérant aussitôt
Me retrouver là-haut.
Au souffle du glacier
J'ai tout abandonné,
Ma vie s'est transformée
En un rêve éveillé.

La barque aux flots mêlés
Des longs reflets d'acier
S'appuie sur le rivage,
Boue brisée, herbes sages.

La vallée se referme,
Ses versants mettent un terme
Au regard cavalier,
Ô soleil, pureté, pureté !

La montagne cristalline
Sans un souffle, divine...
Apparaît dans la nuit,
Son sommet, l'horizon, brille.

Mon héros

Mon héros joue silencieux devant la foule
Ébahie par ses gestes devant une simple boule
Jaune, si jaune, qu'elle éblouie et cache
Mon héros qui s'élance sur les pentes enneigées
Où il trace des courbes régulières et glacées,
Si glacées qu'elles figent sous l'harmonie sans tache
Mon héros fatigué qui chante sa douleur
En cachant ses yeux pâles d'une infinie douceur,
Douceur maladive qui cloue jour et nuit au lit
Un héros qui s'éveille en rêvant à la vie.

Tour marine

Sentant poindre le jour
Dissolvant cette tour
Le barbu s'abandonne
Aux mouettes monotones,
De l'azur incompris
Aux tourbillons marins
Elles volent avec mépris
Aux battements de ses mains
Car il tend ses bras nus
Debout sur le muret,
Mais la peur bleue vaincue
Il s'éveille en forêt :
L'homme est une chouette
À l'assaut des planètes.

Les amis

Des amis pour partir
Au soleil du Midi
Allons donc voir venir
Notre douce folie.
Nous grimpons tous les jours
Et oui, tout à fait sourds
Au train-train quotidien
De la ville endormie
Ici roc, roc, prairies
De la nuit au matin.
Quand se creusent les doutes
Des gamins en déroute
Quand l'adulte semble pire
Les amis savent en rire.

L'autre

Il est froid et constant
Dans la rue c'est devant
Que porte son regard
Plus de rue au hasard
Il sait ce qu'il cherche
Dans les rayons tout droit
Au manuel sec et froid
Du saut à la perche
Il pense ce qu'il voit
Sans aucun autre effroi
Demain il partira
En pleurant dans mes bras

Insomnie

J'aurais ouvert le gaz
J'aurais grisé des pages
Dans la nuit je me rase
Pas assez de tapage
La télé ça rend con
J'ai coupé tous les sons
C'est vraiment trop dommage
Les séries de carnage
Offrent de pâles images
À mes yeux noirs de rage.

Retour sur terre

Que veut dire qualifié pour un voleur de mots
Dont les nuits sont montagnes, dont les nuits sont bateaux ?
Et les jours ? Les jours il se laisse encore aller
À courir sur ses yeux, sale voyou, filou né !

Demain je m'en irai, pour de vrai, pour de bon
Sur l'Everest, dernier trip sans aucune raison
Sur l'océan, les vagues marquent le passage
De la vie à la mort, mon unique présage.

Demain je préférerais voler pour un amour
Enfin plonger dans ses yeux, grimper à son cou
Sans oublier les amis de mon gang, ces fous
Marchent dans ma tête et, cher lecteur, si on court...

Déchiré

Angoisse

Ma jambe est lourde
Enflée comme une baudruche
Dure et insensible, j'ai peur.
Caché au fond du bus, dans un coin
Je grimace, je cherche des yeux
Mais les gens ont disparu
Et je cours devant
Vers le miroir, la vitre
Qui brille, brille, brille.
Je me couche, l'esprit ailleurs
Je vois un autre monde
Les formes ressemblent aux nôtres
Mais les angles sont moins prononcés
Et la matière est si lumineuse, j'en ai la nausée.
Des spasmes douloureux
Me poussent à la vie, me ramènent au langage
Plutôt un rôle primitif
Ma mâchoire est serrée, crispée
Et je tremble au milieu des tuyaux
Mon cœur s'est presque arrêté
Mais quand même je vis.

Dépression

Ce n'est rien, juste une nuit
Dans un hôpital, un paradis.
Les machines éveillent ma conscience
Ses battements réguliers, mes sens.
Des courbes, un chiffre, mon cœur.
Sinon, le chaos, la peur.
Il faudrait des romans, des sagas
Pour réanimer la fuite, les pas.
D'autres nuits, des jours, combien ?
Ma chair à vif sous des mains
Autant de frôlements patients
Mais je préfère être seul, absent.
Des mois, des années, combien ?
Ce n'est pas grave, tant pis...
Mon cerveau est le trou
D'un schizophrène, d'un fou.
Les pastilles inodores, les fluides incolores
Sont une passerelle pour un mort
Dont l'ombre a longtemps vacillé
Avant de plonger.

Promesse

Je reviendrai à la mort
Cette inconnue qui dort
Sous mon souffle lacéré.
L'eau est glacée
Mes souvenirs incertains
Ma chair tremble de chagrin.
Elle aimerait la douceur des caresses
Et je n'ai que l'ivresse
Les battements de mes membres
Et le pâle réel d'une chambre.
Je suis ailleurs, mais où ?

Immersion

Des bateaux dans mes veines
 Naviguent au fil du sang
Des canaux des flots rouges
 Qui m'attendent au-dedans
 Des écluses impassibles
 Au manège enivrant
Un courant impétueux, obsédant
 Des flots qui jaillissent
 Cascades bondissantes
Des canaux qui se bouchent
Des marais aux boues bleues
Des fleuves qui s'échappent
 Vers un océan de sang.

Drain you

Des poils trémoussent sur mon mollet

Ils se dirigent vers le volet

Où la lumière écartelée

Agrippe encore mon front vidé

Les suintements du plafond blanc

Drainent mon corps vers le néant

Et devant mes yeux le plafond

Est une surface de chair marron

Maudits rayons ! Maudits liquides !

Pitié pour mon corps d'acide...

Je veux naître tout à fait seul

Mon gentil glaïeul

Me tend sa chair inanimée

Et je plonge sous l'oreiller.

La cave

Dans la cave, caché, blessé.
L'ai géométrique nargue
Les murs intouchables.
La lumière imaginaire
Pour unique obsession.
Sous les poussières s'agitent
Ces serpents indolents.
Des portes infinies
Aux miroirs terrifiants
M'attirent, m'absorbent.
Mon corps fuit, s'enfuit
Vers d'autres lieux, vides, creux.

Les dunes

Le sable, ma caresse ensoleillée

Pourquoi si loin ?

Je pue, je suinte

Dans des coins poussiéreux

Où la brise ne vient plus.

Des rivières noires

M'emmènent ce soir

Si je bouge ma masse...

Du sable, du sable, du sable !

Je rage de cette terre

Gorgée de pisse, de merde froide.

Ah ma plage !

Je dormirai serein sous les dunes

Et je marcherai sans fin

Et je crèverai bien vite

Et ma tombe sera d'eau

Et ma famille, les vagues.

Ah mon sable !

Tu caresses l'oubli.

Les bars

Des longs après-midis
Dans les bars autour de la ville
Où est le centre ?
Ma croissance est terminée
Où est le point de non-retour ?
Le café crispe mes muscles
Froisse mes nerfs, dilate ma vue
Se dissoudre dans une tasse
Dans des mots...
Le long des rues étoilées
Déplacements chaotiques
Jusqu'à la nuit
Quand mes montagnes disparaissent
Alors vite dans un lit !
Ou bien dans d'autres bars
Des hôpitaux, juste au centre.

Traitement

J'ai bien souvent aux mains une humeur assassine
En ma tête raisonnent des pensées peu câlines
Pour mes voisins, mes amis, ma famille, toi
Si quelqu'un approche, c'est le pire des effrois

J'absorbe des pilules antidépressives
Dans ma tête démarre une grande lessive
Le psy m'a laissé son numéro, au cas où...
Bizarrement il ne s'inquiète pas du tout

Il a de belles phrases, sans doute un livre
Hier : « Laissez-vous donc davantage vivre ! »
Le soir dans mon lit je relis Schopenhauer
Ami c'est bien vrai, le monde est une belle douleur.

Les mots

Ce sont les grandes espérances
Les voiles au vent d'errance
Qui ouvrent l'horizon
Des matins en chansons

Ce sont les petits oublis
Les marches au grand soleil
Les vitrines sans pareille
Des longs après-midis

C'est le grand plongeon
Dans les poèmes de Paris
Qui ouvrent mon lit
Aux vertiges profonds

Je voudrais arrêter les mots
Ne plus subir le flot
Être absorbé par le livre
Ou bien le survoler, comme ivre

Mais mon esprit devient mots
Je m'imagine Houellebecq, Rimbaud
Et j'entends déjà mon corps
Il crie : dehors, dehors !

Alors je lutte avec les mots
C'est à la fois violent et beau
Quand je dors ils s'échappent
Quand j'écris ils frappent

Je crois à l'agonie des mots
Sous la pointe du stylo
Dans les yeux fatigués
Achevant la journée

Ils arrivent toujours trop tard
Et partent bien trop tôt
Avec eux tout est faux
Mais je crois au hasard

Les phrases pullulent
Des guirlandes nulles
Il faut être assassin
Un peu bourreau, un peu médecin

Il faut écrire vite, vite
Pour éviter la fuite
La brise dans le drapeau
Comme un puissant sanglot

Les songes au fond du vide
Ont une musique aride
De délicieux vertiges
La sève d'une frêle tige

Les paroles s'envolent
Comme des matins d'école
Mais le soleil assassin
Coule déjà dans mes mains

Rencontre

La nuit scintille de perles rares,
En compagnie des allées noires
Ton cou s'enroule, ô ma beauté,
Sur l'épaule d'un soir d'été.

Suivons la piste du désert
Au tapis d'or brûlant nos chairs,
Loin tu frémis, ô ma beauté,
Devant l'aride éternité.

Fuyons, partons sur ce trois mâts,
Brisons la glace et les effrois,
Roulons aux vagues scintillantes
De mille étoiles, ô mon amante !

Las tu souris, ô ma beauté,
Ta lèvre rose m'a vu rêver.

A danser

Dansons l'eau d'azur
Sautons sur les vagues
Accrochons l'or sûr
Qu'un soleil divague

Nulle nuit savoure
L'étonnant présage
Des folies, des rages
Le silence est sourd

Hop, hop, sur les plages
Brisons les rivages
Allumons le feu
Qui jaillit des yeux

Dansons l'eau d'azur...

Le poète amoureux

Comment dirais-je : je t'aime
Si je ne puis dire un poème ?
 La tête sue, pivoine
 Sur une tige de pierre
Courbée, serrée, chassant l'air
 Dans un silence de moine.

Comment dirais-je : je t'aime
Si je ne puis dire un poème ?
Les mots se bousculent, cassent
 Les vers fameux, idéal
D'un ours caché sous ses poils
 Froid polaire, amas de glace.

Je n'ai pas dit : je t'aime
Je n'ai dit aucun poème
 Plutôt épuiser le corps
Ainsi, doucement, je dors.

Désespoir

Mon amour au-revoir
Car je crois bien ce soir
Sur ce sommet perdu
À jamais je me tue

Ma tristesse au-revoir
Ma seule amie ce soir
Que ton poison me quitte
Et tout ira plus vite

Ma main bleue, rouge et noire
Que je ne peux plus voir
Est la dernière présence
De ma trop longue errance

Ce matin je décolle
Loin au-dessus du sol
La tête au plafond
Comme un gros ballon

J'ai frappé tous les murs
Des tableaux pour blessures
Mes yeux sont des tubes
Mon esprit, un cube

Les rideaux sont baissés
Sur la verte allée
Je la désire un peu
Bien qu'étant hors-jeu

J'ai perdu le recours
À l'absolu si sourd
Désormais figé
Dans des mouvements brisés

La masse informe
Des corps difformes
Pour quelques années
Le temps d'expirer

Défaillance, système usé
Périphérie absente, déconnectée
Ultime vision, sommet blanc
Pour s'agripper, un temps.

La Meije

La jeune fille me sourit en posant la vodka
Elle est ma fois charmante, un joli cul c'est ça
L'été a commencé et les vaches montent aux prés
Les étudiantes aussi, mais dans les bars branchés.

De la terrasse je vois la Meije, elle dort encore
Malgré les alpinistes qui grouillent sur son corps
Sur l'arête, sa tête, s'agitent les figurines
Ici un obèse plonge dans l'eau de la piscine

Je le rejoindrai sitôt l'apéro fini
Quand mes exploits rêvés, noyés dans la vodka
M'abandonneront enfin au chlore et aux cris

Je titube et finis par tomber dans ses bras
C'est une gentille fille, elle connaît mes problèmes
Sur son lit elle me pose et je crois bien je l'aime.

Francky

Francky s'avance dans le pré
Sous les rochers gris.
Je l'ai vu hier grimper
À côté du chien pourri.
C'est un garçon percé et coloré
Ses yeux font peur
Mais il a du cœur.
Il m'aide à rester éveillé
Le soir on voyage tous les deux
Et Médor nous accompagne
Vers de lointaines montagnes
Où nous dormons heureux.

Chamonix

L'aiguille du Midi dresse son poing métallique
Et nous courrons sur l'arête des Cosmiques
Pour ne pas passer une longue nuit glacée
Avec pour oreiller la machine à café

Une journée à chercher le fil de la Ryan
Qui prolonge et maintient la belle aiguille du Plan
Au final un sommet que nous foulons à peine
Notre vrai moteur c'est l'horaire de la benne

Sous le col du Midi nous doublons des anglais
Ils ont une tente, un réchaud, des duvets
Ils nous encouragent et nous courrons plus vite
Mon ami trébuche et dans la face nord me quitte

Je plonge d'instinct dans le versant opposé
La corde se tend, claque, sommes-nous sauvés ?
De l'autre côté une voix aiguë s'est levée
Et dans le ciel vrombit notre cabine d'acier.

La chute

Hier soir, ma tête, le tonnerre a grondé
Et dans d'atroces nuits il raisonne encore
Son parfum d'acier donne le goût de la mort
Son échine électrique ne m'a rien pardonné

Hier soir, ma tête, le tonnerre a grondé
Et son éclair jaune traverse mon cerveau
Ma tête étoilée a dû rester là-haut
Dans les odeurs âpres de pierres éclatées

Hier soir, ma tête, le tonnerre a grondé
Et désormais je suis obsédé par son cri
Par le trou fumant dans ma jambe, ma vie
Par mon double transpercé que je vois tomber.

Paysages

des rivières découpent la terre rouge qui se disperse en d'arides coteaux plombés par le soleil balayés par le vent venant de l'ouest glissant sur les plaines les plateaux où les céréales bruissent relayées par d'épaisses haies impénétrables plus bas des bois striés d'allées rectilignes

le son de la voix mêlée aux instruments électriques bondit de murs en murs et se répète jusqu'à tenter d'épuiser le ressort émotif et émouvant de la musique puissante qui monte jusqu'à libération d'un cri comme un trop plein de quoi

bouche rouge aux confins de la Grèce sur une plage morne d'un lundi d'octobre passe une brune orientale vêtue d'un maillot presque noir plutôt bleu marine foncé puis bronze tandis que le gigantesque paquebot incroyablement proche bouche le ciel

un visage et des prunelles de chat d'un noir intense à ne plus savoir lequel des deux fixe l'autre et peu à peu les yeux se plissent jusqu'à ce que les paupières lourdes tombent dans la matrice rouge et jaune d'où se détachent les deux trous sombres du sommeil

la bande de neige sale recule dans l'ombre du vallon nord d'où quelques gradins de roches presque noires protègent une longue cheminée de boue et de blocs mêlés serpentant jusqu'à l'arête sommitale compacte et balayée de vent tandis qu'au sommet une croix de métal siffle un chant inattendu

courber l'échine tandis que s'abat la sentence du dominant qui juge et décide et punit jusqu'à s'enfermer en pleurant et attendre que la rage nous pousse vers de sombres retranchements et que nous crachions du sang à ta face ahurie

franchissement rapide à la surface de l'eau comme un frisson de la peau sous la bourrasque glacée puis clapotis régulier tandis que le vent tombe avec la nuit et que la lune fait scintiller le canal comme un ciel d'étoiles

l'éclat d'or de la plage contrastant avec le bleu profond de l'océan et du ciel tandis que descendant des dunes en vaguelettes modelées par le vent le sable brûle les pieds jusqu'à l'eau fraîche et salée

avec son caractère de vieille folle hystérique il décourage tout projet d'avenir et l'instabilité d'un présent heureux ou malheureux devient le seul horizon où éviter la noyade grâce à l'alcool et à la pratique de sports dangereux le rendant encore plus fou et hystérique

rêve nostalgique traversé de lieux et visages d'un passé laborieux où matins et soirs le café s'animait des voix et chants face au patron quasi mutique servant encore et encore dans des rires toujours aussi pétillants

il ne faut pas trahir la vie selon la vieille tante Jeanne qui a vécu dans sa chair l'abandon et le suicide et qui jusqu'au bout des frontières de la mort accueille les visiteurs dans une chambre blanche parfaitement tenue derrière un bouquet d'où jaillit son sourire

l'œil du fou aux éclats noirs fouille vite l'espace autour de lui à la recherche de choses ou d'êtres pour se sortir de lui dans un déchaînement dont il perçoit in extremis les conséquences puisqu'il baisse la tête avec un rictus effrayant

au cœur de la forêt à la fois protégé de l'extérieur et comme menacé de l'intérieur quand un vent violent secoue la cime des arbres et que la pluie suinte par tous les pores des troncs et des feuilles jusqu'à la terre qui fume et boit

ce jardin n'a pas toujours été sans enfants quand à l'automne ils se cachaient derrière les arbres armés de sabres en bois et de grenades en pommes alors qu'aujourd'hui une bise glisse entre les poteaux rouillés de la balançoire jusqu'à la cabane sous les buis en bas du jardin

oh mon Dieu délivrez-moi de ma substance anale hurle Henri au rythme saccadé de sa tête qui se balance d'avant en arrière tandis que ses yeux lancent des éclairs noirs jusqu'à ce qu'Amélie parvienne à placer ses deux mains fraîches sur ses tempes brûlantes

le café est comme notre salon mais contrairement au nôtre on n'y est jamais seul et Jeannette la patronne qu'on appelle maman lit son journal sur le zinc en écoutant tout du matin au soir Yves et sa voix éraillée Ahmed toujours en bleu de travail le vieux Paul courbé sous les néons étincelants

il se tenait de plus en plus souvent en arrière les deux mains à plat sur la banquette en faux cuir rouge au lieu de se pencher attentivement sur les journaux comme d'habitude et toujours aussi lucide malgré l'assistance respiratoire il nous disait d'une voix rauque ne plus trop vouloir vivre et ne pas vraiment vouloir mourir

les larges pierres plates du sol de la cuisine sont douces au toucher et dessinent un paysage comme une campagne vue du ciel avec ses champs de toutes les tailles et le croisement des haies qui les séparent

un trou vert à la surface duquel de menus tourbillons et d'imperceptibles bulles d'eau éclatent au soleil qui passe entre les feuilles des arbres loin au-dessus alors qu'en amont un jet puissant transperce le rocher blanc et qu'en aval le courant s'étale et s'étire sur un lit de galets plats

au pied des falaises le passé s'invite avec ses cris ses efforts son énergie de la jeunesse et il suffit de lever la tête pour que tout revienne comme hier car aujourd'hui les enfants des enfants sont bien là et c'est la plus grande joie que de les entendre et que de les voir vivre

si le paradis existe sur terre c'est dans ce vallon traversé d'un ruisseau clair et baigné du soleil qui inonde les pins et frappe les falaises oranges et bleues et blanches et il suffit juste de grimper au sommet pour contempler paisiblement le lointain

un palais de mots une cathédrale de phrases une cité de pages nées de la volonté de l'expérience de l'imaginaire des lettres de chair sortent de l'ombre des personnages des paysages des ambiances des intrigues un autre monde où papa ne serait pas mort

le soleil scintillant papillonne à la surface des vaguelettes de la terrasse à l'horizon du ciel et de la mer là où plongeant dans la masse bleue marine l'astre d'or laisse place à la courbe violette de l'espace ce plafond noir et calme percé d'étoiles vibrantes

ne pas être le caniche du couple et pourtant écouter parfois docilement plutôt que de mordre et aboyer il n'est pas toujours facile de trouver l'équilibre quand l'autre s'éloigne tout autant que soi et rien n'est plus comme avant

terre broyée par le soleil le vent l'étalement des roches en amas balayée par les pluies transpercée de racines difformes à l'ombre d'arbres squelettiques les plateaux se penchent et n'en finissent plus de vomir cette terre arrachée du néant des profondeurs

regard braqué comme un aimant à chaque croisement yeux dans les yeux comme face à face d'instinct animal un corps à corps du regard braqué à se reconnaître d'instinct animal pris dans la nasse de ton regard animal

l'ai poivré de la jeunesse comme une promesse qui nous dépasse quand d'un claquement de paupière un nouveau ciel s'ouvre au son des corps piments de recherches obstinées de soifs effrénées pour cette chère petite idole acidulée

ils ne sont plus tout à fait eux-mêmes mais un peu trop Jésus ou Marie c'est-à-dire Dieu mais avec les mots pour le croire et à force de lire la Bible ils atteignent un état d'aveuglement tel qu'ils ne voient plus rien de la réalité divinement animale de la vie

sa tête penchée à la chevelure poivrée m'est soudain apparue celle d'un vieillard aux joues couperosées au nez bouffi la bouche ouverte les dents gâtées rien ne serait plus comme avant et son réveil un mauvais rêve qu'il faudra pourtant poursuivre

accrochés aux marches en pierre sous les hautes portes en bois de l'église ils tendent des mains résignées de l'aube givrée au soir clinqant des lampadaires jaunes et des vitrines rouges tandis que sur la place des enfants crient pour couvrir le tintamarre des cloches de Noël

les peupliers en bas du champ n'appartiennent ni à la terre ni au ciel mais ses feuilles bruissant dans le vent et se répandant dans la rivière les font n'appartenir qu'à eux

le pasteur la sainte le cowboy comme dans un western Barack Hillary Donald des prêches des prières des coups de gueule sous les sunlights et dans les micros loin très loin de la réalité incertaine

les voiles rouges de la colère s'emparent des rues aux plages le même désir de tout casser tout changer les programmes les QG tandis que dans les champs le même calme semble inonder de jours en jours nos cerveaux délirants et leurs machines grotesques

quarante ans sans pouvoir de retourner en arrière pour de vrai car il y a tant à faire aujourd'hui après tant de temps à se distraire et à travailler maladroitement désormais prêt à continuer la vie magnifique et décevante

ils ne voulaient plus vraiment vivre mais impossible de l'admettre et autour des repas nous attendons un peu plus loin dans l'ivresse d'un petit verre jusqu'à ce qu'il faille débarrasser la table puis nous marchons dans le quartier qui a bien changé

elle avait de longs cheveux noirs plaqués sous un foulard sombre descendant en cascade sur une veste de sport rouge et une longue jupe aux larges motifs marrons balayait le sol où tournait un petit chien noir tandis qu'elle se tenait droite et immobile dans le wagon désert

la pointe blanche perce l'azur donnant un centre au paysage où s'enroulent les bandes vertes et grises des sapins et des falaises sous la ligne noire qui sépare la terre et le ciel jusqu'à ce point où l'on revient sans fin le sommet

ivresse dans les bulles de champagne décollage ivresse blanc rouge fous de rires aux larmes ivresse re-champagne au dessert dégoulinant têtes yeux s'affaissent ivresse re-re-champagne titubant vomissant jusqu'à l'arbre creux sous la lune

le doigt se reflète en se posant sur le miroir et commence à la surface de l'eau le clapotis qui s'étend en cercles concentriques jusqu'à ce que la tête se cogne dans la glace bleue alors les yeux s'ouvrent grands et perçoivent un instant le monde mais de dessous de l'au-delà des songes juste avant le réveil

les chemins dangereux de l'écriture quand mot à mot on s'accroche pour monter toujours plus haut jusqu'à oublier le moindre parcelle de vie et n'accomplir plus que ce geste fou de la création perpétuelle

l'autoroute file loin de tes yeux bienveillants et humides de tristesse car quand la porte aura claqué chaque coin de ta maison semblera encore habité par tes enfants et seule la peur de les oublier totalement te fera tenir jusqu'à leur prochaine visite

l'ombre de la nuit pose son vêtement gris sur le pâturage perché face au glacier suspendu reflétant une lumière pâle jusqu'à l'obscurité sans fond de la vallée qui grimpe et pose un dernier souffle glacé vers le sommet nu

dernière lueur de nuit le jour clapote sur le Grand Large descend sur le port et ses péniches immobiles s'engouffrent dans l'écluse écumante jaillit dans le bief froid sous la coupole d'arbres hauts mais jamais ne pénètre les eaux sombres du canal

tout est naturel puisque la théorie de l'évolution explique nos moindres faits et gestes et c'est tout naturellement qu'on trouvera des raisons à nos bonheurs et malheurs alors c'est avec un grand naturel qu'on trouvera tout cela inacceptable

deux jambes torsadées de l'arrondi des mollets jusqu'à l'ombre des cuisses sous le battement d'une jupe légère au rythme saccadé de bottines rouges peu à peu s'éloigne celle qui plus jamais ne sera vue

guerre des corps opération imminente tentation permanente catapulte dans l'ivresse des sens corps à corps combat point mort sous les rafales d'or beauté titanesque jouissance de l'assaut final reddition sans condition jusqu'à la prochaine opération

le regard encore et encore chercher sans fin le retour même fugace d'un claquement d'œil furtif avec pour seul repère ton regard palpitation vite étouffée fuir encore et encore le long de l'avenue rectiligne le regard tourné vers le bas jusqu'au prochain fourmillement irrésistible

tonton Max gérait mal les deuils trinquant haut et fort à la mémoire des défunts le champagne coulait dès le retour du cimetière et tentait vainement de se justifier en invoquant la vitalité éternelle des morts il finissait généralement seul la bouteille dès le premier sanglot de sa femme

la truite serpente telle une ombre sous la pierre plate et sombre au fond du torrent vert et limpide tandis que le long des berges caillouteuses le pêcheur ajuste sa canne et dans un frôlement à peine perceptible lance une mouche qui vient se poser à la surface de l'eau

la bascule face à la fenêtre close dans une pièce vidée où la lumière du soir peine à combler les angles tandis que le platane bouge lentement et s'évanouit dans la nuit la bascule jusqu'à ce que les étoiles combleront le ciel puis se lever et marcher jusqu'à la porte blanche

l'État est un corps meurtri par les coups de ses ennemis qui remettent en cause ses fondements et salissent son honneur l'État est un corps malade ses organes n'ont plus l'élan vital l'État est un corps parasité des tiques sucent son sang et profitent de ses faiblesses et pourtant l'État devrait être le corps de tous les corps du peuple

excessif l'ombre de ton corps partout et toujours excessif les sens du rocher dans les moindres recoins partout et toujours excessif la mousse blanche et la musique nocturne toujours et toujours excessif les yeux rivés sur le fric partout et toujours excessif ce soleil qui ne vient jamais

la mort enfin sereine sur le calendrier dans la cuisine et la photo du salon les reflets de soleil couvrent ton sourire pour la première fois voir les arbres dénudés oublier le chemin diffus qui court jusqu'à ta tombe et nos corps deviennent étrangers à nous-mêmes et la vie va continuer

tes joues rougissent et les regards se croisent et s'attardent et se fixent parfois alors tout bascule et il ne manque qu'un geste un tout petit geste un frôlement de nos mains nos épaules qui se touchent nos fronts se posent il ne reste plus qu'à vivre

se ranger parmi les vieux ceux qui ont arrêté le sport et regardent piteux leurs ventres rebondis ceux qui travaillent tous les jours et ont oublié leurs rêves même de tout casser de tout recommencer ceux qui sourient à la mort et se laissent enfin bercer par la vie comme des nouveaux nés

un seul instant allongé dans la neige jusqu'à épuisement les yeux tournés vers le ciel bleu le corps brûlant après les longues descentes entre les sapins immobiles une brise glaçante décolle des gerbes de neige poudreuse qui scintille encore dans les derniers rayons de soleil tandis que la descente reprend avant la fermeture des pistes

il a levé les bras vers les branches nues aveuglé par le soleil il croyait percevoir une nuée d'insectes et a tenté de les chasser par de grands mouvements jusqu'à ce que trop épuisé et apeuré il a poussé un petit râle plaintif puis a rejoint la maison en tremblant et en pleurant la vie qui s'en va

l'homme jouait avec l'enfant quand le ballon est tombé dans l'étang poussé par le vent vers la rive opposé ils ont attendu mais le ballon s'est coincé dans un enchevêtrement de bouts de bois à une dizaine de mètres du bord et l'homme a balancé des pierres jusqu'à ce que le ballon se décroince et continue son chemin vers les mains de l'enfant

prostré à peine visible dans l'obscurité d'un bout de quai assis sur un carton la tête entre ses genoux serrés il a soudain levé des yeux pendants vers le passant qui le regardait avec insistance et il a répété les deux mêmes mots de plus en plus fort No Comment jusqu'à être à nouveau loin de tout regard

dans le salon lumineux nous voyons la pointe des arbres qui grattent le ciel tout bleu tandis qu'une brise légère descend des vignes vers la vallée qui s'obscurcit et que la nuit couvre le canal et les bras de la rivière jusqu'à ce que le gouffre bleu de la Fosse Dionne accompagne nos rêves comme une goutte d'azur dans le ciel devenu noir

écrit en ta dernière demeure comme le vieil homme allongé porte un dernier regard comme le grimpeur jette ses dernières forces comme l'enfant sort en courant droit devant lui vers le soleil qui se lève

le vieux Martin était assis face à la fenêtre de sa chambre il regardait le soleil d'hiver percer péniblement le brouillard en ce début d'après-midi de janvier soulagé d'avoir passé les fêtes il reprendrait son face-à-face avec lui-même plus sereinement

l'herbe d'hiver craque comme du carton dans la nuit sèche et cristalline puis le jour infuse l'obscurité de gris bleu blanc le paysage sort des songes et d'un claquement jaune les rayons du soleil éblouissent les yeux de la nuit qui se répandent en filaments d'eau sur le sol devenu tendre

l'ombre bleue couleur caramel odeur cuivrée crépitements rouges et blancs le long cône marbré téton doux et ferme d'où sortent des volutes sablées paysages infinis constamment renouvelés le voyage intérieur les délices veloutés jusqu'à épuisement de la source

elle avait disposé différents cartons aux pieds d'arbres du centre-ville et elle se tenait tantôt assise les jambes repliées sur le côté droit tantôt à genoux le dos bien droit la tête penchée en avant elle portait aux yeux des passants un petit gobelet métallique qu'elle tournait doucement entre ses mains

mon Dieu délivrez-moi du mal geignait le petit Paulo entre ses mains tremblantes en général quand il restait trop longtemps seul dans sa chambre il se tenait alors debout face à la fenêtre mais les yeux clos le visage crispé sans que jamais il puisse nous dire de quel mal il voulait être délivré

songes vibrations alternances toute la nuit d'états composites bribes de réel ni passé ni présent ni futur suffocations puis calme plat sans souvenir décollage imminence de la chute ennui mortel visages déconfits présences inconnues sonné marqué ballotté sans compagnon d'infortune jusqu'à la rive de l'éveil

quelques jours heures ou mois sursis de la maladie présence tant que ça dure que c'est possible croiser les regards papillons de la vie des rayons passent inconnus suivre les cheveux qui partent au vent au bord du vertige ne pas trop penser plus loin on verra bien dans quelques jours heures ou mois

déjà connaître l'intime jusqu'au fondement même du trou public rond luisant ouvert sous les coups de boutoir pause play hésitation honte excitation gros plans plus de trésors petits ou grands tout est

ramené à l'orgie visuelle rien de vécu l'inconnu la découverte plan final stop porno choc dilatation infinie

fragments de glace mouvante derrière les vagues le feu du ciel évapore l'océan en d'immenses nuages rouges poussés jusqu'aux confins du continent déluges claquements secs des orages soleil de plomb terre craquante ruisselante torrents vrombissants fleuves disparus à l'embouchure une barque brisée s'enfonce dans la vase

la blancheur porcelaine teint éteint au fond du lit profondeurs insondables silence de marbre sueur de feu ou de glace sommeil de plomb rêves délirants d'agitations saccadées les draps trempés lourds comme une pierre tombale agacements panique les yeux percés de larmes les reflets extérieurs

les plus belles années attentives structurées regards d'enfants trajets d'écoles jeux parcs rires le jardin vit de cabanes palais tours passages secrets ennemis imprévus sur les épaules dans le dos au galop grandes vacances plages sommets rythmes sons voir tes souvenirs au creux de tes mains plissées de ta voix cassée

les derniers éclats de la jeunesse front gris joues creuses bedonnant adipeux profondeur insondable le départ de qui de quoi rides paupières tombent avec les yeux qui cherchent qui quoi merde peur de la perte retrouver un lien direct au monde

lune de fiel démon d'argile sens tendus de la pointe rouge aux yeux exorbités sueur agressive ne rien attendre les nerfs des trous sous la bête larguer les amarres tension maximum cris sauvages puis tout à coup l'arrêt la fin le soleil se brise en filaments pâles

plats des lointains l'ombre rouge du soleil pousse d'incessantes vagues vertes et noires en rangs de part et d'autre de l'allée scintillante jusqu'au rivage sombre où leur grondement se mêle au fracas blanc des rouleaux sur les rochers impassibles le vent du large et les mouettes rieuses semblant narguer le promeneur

vous viendrez bientôt leurs bouffer les couilles tandis qu'ils agitent des liasses de billets que des hordes tentent de grappiller allez-y mes poulets pataugez dans la merde et picorez les restes puants vos culs bien hauts bien ouverts prêts à recevoir le sexe d'or des derniers riches

l'homme sous la neige s'efface peu à peu dans le vent blanc qui siffle court enrouler la tête échapper au gouffre du ciel lézardé rideaux floconneux l'homme sous la neige s'assoit au pied d'un pin roulé en boule bientôt recouvert d'un manteau blanc qui ce matin fond au soleil

veuf il préfère tout de même rester à la ferme de ses ancêtres car il s'y sent moins seul et perdu
chaque soir il descend à la rivière par l'allée couverte longe les grands champs de la plaine
inondable remonte à travers les vergers suit la route qui grimpe sur les coteaux des quatre vents puis
descend droit vers le porche qui marque l'entrée de sa ferme

quelques odeurs sons visions sensations calcaire vent champs de blé marcher autour d'un début et
d'une fin vivre à plusieurs seule l'ombre de la nuit glisse dans la vallée soleil griserie foule calme
succession des vagues des montagnes eau terre mains douces yeux clairs sourire de vie

Jour et nuit

Une lueur qui vient
Et le ciel d'un coup bascule
Sur le roi soleil

Reflets bleus aux yeux
Caresses d'or sur nos corps
Habillés de peau

Son large chapeau
Vibrant aux chants des grillons
Plie sous le soleil

Un souffle chaud sent
Les pins noirs dans le soleil
Puis va sur la mer

Du miroir de l'eau
Aux reflets des feuilles mortes
La même lumière d'or

Glisse sur les nuages
Descend jusqu'aux montagnes
Éclaire les flots bleus

Il danse avec l'eau
Puis s'ébroue dans la lumière
L'oiseau blanc et noir

Tension du dernier
Feu qui s'éteint au sommet
D'un coup son absence

Un flottement gris
Obscurcit le ciel azur
Le jour disparaît

Glisse le long du mur
Effleure la fenêtre ouverte
Souffle la lumière

Son vol coud le ciel
Se confond avec la nuit
L'oiseau gris du soir

Rideau de pluie noire
Rafraîchit l'air moite du soir
Un éclair s'y perd

Du pré sous la lune
Il disparaît dans les bois
Le chien argenté

Désert étoilé
La lune habillée de noir
Infini lacté

Elle pousse et elle bat
Les nuages et les secondes
L'étoile de nos nuits

Filer comme l'étoile
Disparaître avec la lune
Attendre le jour

Badaud

1. *Géant Casino*

Tronçons rouges et verts

Lumières, lumières, lumières

Retraités assis, silences et bourdonnements réguliers des machines

Sous les plafonds des yeux obliques

Observent

Des poches trop pleines

Des visages honteux, défaits ou malicieux

Dans des box dénudés

Crient

Une grosse mère, un vieux père

Trois enfants, hirsutes, sales et rigolards

Deux vigiles, l'un poing levé, l'autre bras tendus

D'un endroit isolé, caché

S'abat

La main gantée de noir

2. *Psy*

Pousse, pousse, pousse, Démon des oubliettes

Que dire ?

Que faire ?

Que croire ?

Singes agglutinés sous ma carapace vomissant des mots

Ah, ah, ah, ah, ah, AH, AH, AH, AH, AH... !!!

Pousse, mais pousse donc encore !!

Suppôt de Satan !

Rends-le

La Bête immonde

3. Nerfs

Tu trifouilles, tu bafouilles, tu merdouilles

À chaque pas tu trépignes

C'est un signe, c'est un signe

Tu cherches, tu louvoies, tu descends

Dans la cave, sous ton lit, sans un cri

L'enfoiré, la salope, les indignes !

Digne...

Redresse-toi

Lève la tête

Ouvre les yeux...

Convulsions, crachats

PRENDS-ÇA !

4. *PMU*

Tables grasses, écran géant

Massés à la périphérie, en petits groupes

Trifouillant, gribouillant, maugréant

Affairés aux modestes cours de leurs modestes bourses

Chut !

Silence irréel, regards fixés là-haut

Chevaux volant au ralenti aux quatre coins de la pièce, suspendue

Jusqu'à la ligne finale

Explosion de joie, désolation des perdants

Retour aux tables grasses

Et au milieu, toujours, l'écran géant

5. Tram C

Hôtel de Ville

Hi, hi, hi, hein ?

En français ?

C'est pas automatique

Faut appuyer dessus

Direction Le Prisme

Aujourd'hui je suis devenu addict aux vaccins

Prochaine station : Gustave Rivet

C'est con, non ?

C'est comme une névrose...

2018, 2019, 2020, 2021...

Gustave Rivet,

Direction Le Prisme

Comment tu dors ?

Ça va, ça va mieux

Prochaine Station : Vallier Libération

Direction Le Prisme

6. Librairie

J'entre incognito, furtif, en chasse

Il me faut ce livre

Putain, ce livre-là !

Pas celui-ci, pas celui-là

Putain, je suis venu exprès pour ça !

Une nuit blanche, des heures de recherche pour la bonne traduction, le bon éditeur, le bon format...

Je me laisserai pas avoir, pas cette fois...

Ne pas s'arrêter

Ne pas regarder

Ne pas y penser

Ce livre, putain, et rien d'autre !

Il est là, bientôt là, dans ma main

Sous mes yeux,

Caverneux

7. *Café*

Bang, bang, fin du précédent

Clac, clac, arrimage

Pichenette, presque une caresse

Glougloutements de l'eau

Parfums chocolatés, musqués

Tuyaux féériques, chromes étincelants, tasses immaculées

Et tout à coup, là

Au bout de ce long cheminement qui débute sur les hauts-plateaux semi-désertiques de l'Éthiopie, qui passe ensuite par une usine surplombant la côte méditerranéenne de l'Italie, et qui s'achève ici, dans ce bistrot aux larges baies vitrées à la frontière entre deux communes périphériques de l'agglomération grenobloise

Et là, donc, coule, silencieusement

Le nectar

Noir

8. *Nuit*

Étoile et songe du matin

Et tout le reste pour demain...

Sage, actif, collectif

Oups, oublié...

Attentif, rigoureux, besogneux

Belles promesses !

Un œil à la fenêtre

Une oreille dans ta bouche

C'est louche

Gamin

Capricieux

Tords-lui le cou !

Mords-lui la main !

Ou rendors-toi...

Étoile et songe du matin

Et tout le reste pour demain...

9. *Vieux malade*

Main noueuse sur son front

Peau de porcelaine, veines bleutées et saillantes

Sous ses habits gris et beiges, des souliers noirs et trop grands

Ça va ?

Ça va mieux

Il se penche vers sa grosse fille qui tricote

Glisse à son épaule quelques mots inaudibles

Rires incompréhensibles des deux

Enfin

10. Chaise-roulante

Salle d'attente, immobile

Ma foi, pour une fois, comme tout le monde...

Œil sombre, rageur, épiant tout regard

De travers

Bing

Œil pour œil, dent pour dent

Maugréant dans sa barbe

Quelques insultes

Bien senties

Jusqu'au départ

De ce pauvre marcheur, indélicat

11. Panneau publicitaire

J'ADORE

Quelques feuilles mortes tournent au vent

Cinq corbeaux hoquettent au ciel

Leurs trois platanes dénudés

LIFE IS GOLD

Comme cette vieille à l'arrêt

Comme ce môme qui file vers où ?

Comme ce bus pile à l'heure

DIOR

12. CB

Un dernier regard, triomphal

Quand tu la sors

Morne

Glisse, et glisse encore

Des chiffres, des chiffres encore

Et au dos une date

Triste

De sa mort

13. Jeune caissière

Teint pâle, visage poupin, pas trop maquillée.

Juste deux ou trois piercings, dont un, perle de métal noir, hypnotique, à la base de son nez, aquilin.

Elle a travaillé, dit-on, au BHV de Paris, logeant là-bas dans un studio de neuf mètres carrés, pas trop cher pour la capitale, et, chose rare, jouissant d'une vue imprenable sur la Tour Eiffel.

Ici, dans cette banlieue grenobloise, on l'appelle la Parisienne.

Elle s'en fout.

De toute façon, cela fait bien longtemps qu'elle ne parle plus à ses collègues.

D'une main elle tripote la petite perle de métal noir à la base de son nez, de l'autre elle tapote sur l'écran lumineux qui lui fait face.

Silencieuse.

14. Sol de WC

Carrés noirs blancs

Figures géométriques

Fleurs rosaces mandalas

Successions aléatoires

Et parfois soudaines

Noirs unis

Blancs unis

Puits

Sans fond

15. *Test*

D'un minuscule chapiteau, immaculé
Aux abords d'une grande pharmacie, lumineuse
Jaillissent quelques bribes, virales
QR code
Antigénique
Négatif
PCR
Positif
Incubation
Isolement
Et devant la porte ouverte, ce vieil homme, silencieux
Avec ses bottes en caoutchouc, crotteuses
Sa salopette de travail, grise
Son masque blanc et bleu, de travers
Il attend
Seul
Le résultat

16. Jeep

Alignement métallique bétonné quadrillé

Surface vitrée profondeur lumineuse

Volume chromé fonction dominante

Position assise confort optimal

Souplesse

Puissance

Prix

Alessandria Autos en lettres blanches

Fond noir couleurs sombres

Racé(e) ou rond(e) ?

Fille ou garçon ?

17. *Chat mourant*

Adapté un temps à la vie
Il suffoque à présent
En proie à quelque toux
Qui l'empêche de boire et manger
Bientôt de respirer
Et pourtant
Pourtant son cœur palpite encore
Sous sa fourrure épaisse et tiède
Il ronronne un peu et griffe parfois
Et son œil
Son œil fixe et jaune
M'entraîne avec lui
Vers une fin sans fin
Et son souffle
Son dernier souffle
Entre mes mains
Seules désormais
Et son œil
Où est-il ?
Où ?

18. Sentinelle

C'est un soldat jusqu'au bout des yeux
Sous ses lunettes bleutées son regard porte
Au bout de la place
Au coin de la rue
Au détour d'un chemin
Dans ses deux mains il tient
Une arme bodybuildée
Son canon scintille
Sous les yeux indifférents
Des passants

19. Autoportrait

Veste bleue pantalon vert

Souliers ou baskets

Double expresso

Instable

Allongé silencieux radio internet

Livres livres livres

Lire écrire lire écrire

Boulimique

Grimper marcher pédaler

Pêcher frapper

Frapper encore

Sans limite

Double expresso

Ici ou là

Fatigue puis sursaut

Encore et encore

Pour qui ?

Pourquoi ?

20. Bistrot du coin

Lumière douce

Tamisée

Voix murmures éclats

Silences

Entrelacs de mots de phrases

Coulent

Le vin pétillant

Le café noir

Le sirop poisseux

Et Jacques il attend

Il écoute

Silencieux il se meut

Derrière son comptoir

Lumineux

21. Voisin âgé

Sa réalité devenait illusion.

Il y a quelques jours encore, taillant son arbre, il chassait des mouches.

Du haut de son escabeau, il les voyait voler sans fin au-dessus des branches dénudées, dans la lumière piquante d'un timide soleil de mars.

— Nombreuses comme elles sont, je n'en viendrai jamais à bout !

Agitant en tous sens ses bras blanchâtres et décharnés, il protégeait son arbre.

— Maudites bestioles ! Et vous, en bas, venez donc m'aider au lieu de vous tourner les pouces !

Sa femme préféra s'en aller à sa cuisine en haussant des épaules ; elle était fatiguée de tout ça.

Je me contentai de tenir mollement la base de son escabeau, qui tanguait dangereusement sous ses gestes énervés.

— Elles ne partiront pas, c'est trop tard maintenant !...

Il était enfin redescendu, comme chaque jour, l'air sincèrement peiné, abattu même.

Depuis qu'il est parti, je ne peux m'empêcher de songer à celles que lui seul voyait voler, ces derniers temps, dans la lumière du soleil, au-dessus de son arbre, si cher à son cœur.

22. *Tension*

Maudis livres, maudites bibliothèques

Rien de rien ne sortira

De vos mots accumulés

De vos rayons encombrés

Rien de durable

Rien de réel

Rien de rien

Que la solitude

Labyrinthique

23. *Soldat sans retour*

Il souriait dans son uniforme un peu trop grand, un peu trop propre
Le ciel était si bleu, lavé par le vent du nord
Il a embrassé sa femme sur la bouche, son enfant sur le front
La gamin hurlait dans les bras de sa maman, il n'avait pas encore un an
Quelques voitures militaires ont klaxonné, il était temps de partir
Plusieurs poings levés, des cris, sifflements, pleurs
Vite couverts par le vrombissement des moteurs
Et le noir des armes dans l'azur métallique

24. *On ferme*

Lumières éteintes pas les bouteilles dernière gorgée dernière tournée
Alchimie mur liquide jaune vert orange juste derrière grisé oups
Assis couché bientôt debout tanguent tanguent deux trois couples slalom
Piste de danse laissez passer bande de connards circulez rien à voir
Grognasse enculé pan-pan prends ça cogne cogne cogne encore
Robes pantalons rouges noirs tâchés déchirés visages blancs tuméfiés
Agité déchaîné forcené fou à lier dans ta gueule pin-pon pin-pon
La patrouille ça dérouille tous en boîte rideaux baissés barreaux baisés

25. *Ukraine*

Brise légère

Pluie passagère

Le ciel est vertical

Plombé

Dans un arbre piaillent

Deux trois oiseaux

Aux plumes noires

Brise légère

Pluie passagère

Il se retourne

Face contre terre

26. *Reynold*

On n'avait pas dix-huit ans
Quelques mondes derrière nous
Des études à mener
À finir pour certains
J'étais l'un de ceux-là
Appelez-moi Reynold
Reynold le rêveur
Reynold le sportif
Reynold le timide
L'obsédé aussi
Pas facile les filles
La frontière
La barrière
Elle est là
Et toi Reynold
Toi tu rêves
Tu t'épuises
Tu attends
Seul contre tous
Tes dix-huit ans

27. Fatigue

La vraie vie sert à ça
C'est comme une espèce de lutte
Farouche et misérable
Courageuse et colérique
À quoi bon pourquoi donc
Un pas devant le jour d'après
Les yeux zigzaguent sous la table
Un deux trois ça repart
L'autre vie, peut-être ?

28. *Le fou et son horloge*

Il y avait comme en lui le tic-tac fou d'une horloge qu'on égorge.

Il prit le parti d'en rire mais ça ne dura pas longtemps.

Sans cesse revenait en lui cet entêtant tic-tac.

Il en pleura de rage jusqu'à se faire mal physiquement.

Tic-tac, tic-tac, TIC-TAC.

Il joua l'indifférence et on le crut même mort.

Tic-tac, TIC-TAC, TIC-TAC.

Il partit pour de bon ou du moins le pensa-t-il.

TIC-TAC, TIC-TAC, TIC-TAC.

Jamais plus il ne revint alors on le laissa seul avec son horloge.

29. *J'ai essayé...*

De cacher quelque chose sous des draps en papier
D'abriter des oiseaux dans les malles du grenier

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

De frapper sans y croire dans les mailles du filet
De grimper quelque part sans atteindre les sommets

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

De claquer deux trois bises au détour d'un chemin
De piquer deux trois crises dans le creux de mes mains

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

D'espérer tout perdre pour ne jamais gagner
De lâcher des oiseaux vers un ciel étoilé

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort

De saisir quelque chose qui jamais ne se rend
De saisir quelque chose qui jamais ne se prend

J'ai essayé crois-moi et j'essaierai encore
J'ai essayé tu vois et je n'en suis pas mort...

30. *Littérature...*

Littérature, slip de bain

Littérature, caravane

Littérature, général

Littérature, trauma crânien

Littérature, sous des aspects cadavériques aux assonances vaguement nordiques

Littérature, crotte de chien

Littérature, carnaval

Littérature, panne

Littérature, générale

Littérature, comique troupier ou revanche des ratés

Littérature, plage

Littérature, baume du tigre

Littérature, savane

Littérature, lent reflux des marées après le solstice d'été

Littérature, grrr

Littérature, boum

Littérature, bang

Littérature, rond violacé sur tempe cendrée

Littérature, jeu

Littérature, un plus un

Littérature, fin

31. Derrière la vitre

Roumaine, lituanienne, ukrainienne...

Trottoir du quai

Pont de la gare

Sourire édenté

Coiffure noire

Plaqué or

Un dé

Une carte

Œil oblique

Gamin chapardeur

Cri claque

Tunisienne, algérienne, marocaine...

Visage hagard

Long boulevard

Enseigne blanchâtre

Soumission

Une pièce

Un billet

Longue nuit

Aube blafarde

Matin froid

Voiture passe

Roumaine, tunisienne, lituanienne, algérienne, ukrainienne, marocaine...

32. *La reine de la nuit*

Au fond du puits s'ouvre l'œil crépusculaire
Dans l'arbre mort pend un dernier fruit rouge
Détourne ton regard du jour finissant
Des guirlandes d'étoiles éteignent la nuit
Un roi s'éteint aux confins de landes asséchées
Trouve la cape sombre de l'assassin sans visage
Un battement de ses cils et l'eau bouillonne de présages
Des montagnes brûlantes succombent aux assauts des torrents
Pleure aux tourments du feu et de la glace
Derrière les sommets déchiquetés la nuit s'invite
Ses yeux gris sont piquetés de sang
Envole-toi vers ces cieux inconnus
Dans ton sommeil tu effleureras peut-être
La lune blanche drapée de noir

33. *Magie noire*

Sa peau est d'argile

Son souffle d'or

D'un battement elle bouscule

Le train-train de nos jours

Craquement sourd

Incantation

Soumission

Sombre présage

L'ombre a cédé

Au ciel trop clair

D'une nuit d'éclairs

34. *L'autre*

Son dos est d'or et d'argent, il ondule sous la pluie.
Sa peau est glaçante, elle ruisselle de l'eau du ciel.
Ne fixe pas ses yeux, ils sont comme deux planètes trop lointaines.
Un geste de son bras, et c'est toute une ville qui se noie.
Un simple sourire, et tu plonges à jamais.
Tes nuits sont comme ses jours, pleines d'ivresse et d'ennui.
Tu coules à ses côtés, méprisable et haï.
Hagard, tu reviendras pourtant, à la surface, contempler son pâle reflet.

35. *Anar*

J'ai deux yeux gris perturbateurs
Chien de la nuit ou doux rêveur
Part d'inconnu inaccessible
Deviens la cible qui seule te tue

Je suis l'ivresse et la folie
Celui qui plie sous la caresse
Celui qui mord dans l'allégresse
Un mauvais sort et je me dresse

Je prends la rue qui elle me guette
J'attends qu'elle tue puis je me jette
Bleus de la vie sous ma peau mate
Et dans mes pattes une chienne de vie

J'ai trois dribbles et deux neurones
Je fais l'aumône avec ma bible
Sucer des queues ou c'est la mine
Fais donc la queue ou bien tapine

36. Ritournelle avortée

Illusions fantastiques
Secousses telluriques
Dommages théoriques

Un deux trois
Lève les bras
Tralala

Douceurs amazoniennes
Chaleurs hawaïennes
Pâleurs parisiennes

Quatre cinq six
Lève les bras
Trala...

37. *Bien assez*

Un tout petit paradoxe
Sans une pointe d'humour
Se frayer un chemin
Jusqu'au bout du jour
Remettre à demain
Toujours un peu trop tard

Esprit songe au clair matin
Mots mêlés qui déroutent
Piqués de vagues à l'âme
Tempête au cœur du doute
Briser toutes les rames
Plongée sous un crâne

Tu la vois l'ivresse
Tu l'entends la sagesse
Vivre au plis du bizarre
Canons de la beauté
Les voûtes du hasard
Dernier chemin passé

Connaître mille dépressions
L'attelage des vieilles raisons
L'envie et l'ambition
Déluge de passions
Des litres de bière pression
Son lit et sa maison

Douceur vieille
Catapulte sauvage
Danse absurde
Dormir sage

Oser payer

S'asseoir vomir

Mains creuses

Illusions de rien

Creuser encore

S'abriter

Tourner

Droit

38. *Pirouette*

lointain paysage boule de feu amarrage
morne crypte licorne
sable mou sable d'où
œil qui pique pic et borgne
largage des amarres démâtage au large
feu qui roule boule de rage
saint sage saoul
pitre mord pis que mort

39. *Escalades (un)*

au bout d'un monde en bordure d'un massif au pied des montagnes non loin d'une vallée à la lisière
d'une forêt sur les rives d'un fleuve une grande maison un escalier un grenier deux planches vingt
prises mille passages

ronciers clairière déchets pointes lames rondeurs patine taille malice couardise traversée Vauban
squat chiens alcool seringue faïence grimpeur branleur clodo braille conquérant coup de feu inutile
chien mort fuite tour chemin retour

jeu rond friction mystère sable forêt grès labyrinthe circuit adhérence danse compression parade jeté
raté plat KO dos misère fiction abandon question vœu pieu

40. Escalades (deux)

haut plateau pré vert sapins sombres vaches cloches longue bâtisse bois pierre piste boue touristes
genépi touristes fondue touristes nuit blanche sous la falaise éclatante

cailloux blancs chemins terreux buis rabougris double corde nœud en huit chaussons serrés premier
mètre premier point premier relais rocher fracturé rocher fissuré rocher compact dalle lisse bombé à
trous colonne évasée dernier relais dernier point dernier mètre plateau neigeux souvenir vide

escale amoureuse éclat bleu blanc calme plat mistral crique étrave jaune marron col conque
amarrage reflet blanc bleu miroir mer voile soirée langoureuse

air du sud air d'altitude air sauvage coulées bleues blanches jaunes noires calcaire dentelle couronne
géante gâteau offert gestes lents d'un coup rapides cascade brise du soir soleil matin départ camping
col dévers marche grimpe marche grimpe marche grimpe

41. Alicante

C'était un ciel bizarre. Le vent venait du sud. De grands nuages roses et blancs, presque transparents, faisaient comme des mains ouvertes vers la terre.

On avait attendu la nouvelle année, le nouveau millénaire, perchés quelque part, au sud de l'Espagne, vers Alicante peut-être. Je ne me souviens plus très bien.

La nuit était trop claire, trop venteuse, trop froide. Des grappes d'oiseaux noirs passaient et passaient encore, filant toujours plus à l'ouest, sans doute vers l'océan.

Tout était possible car rien ne devait s'arrêter. On ne voulait pas mourir et il suffisait pour cela d'aimer la vie. Mon vieil oncle me l'avait souvent répété, de son lit d'hôpital.

Aux douze coups de minuit, il avait plongé d'un rocher vert de gris, dans une eau bouillonnante, qui jamais ne l'a rendu, le beau jeune homme aux grands yeux tristes.

Le soleil a percé le ciel, juste au-dessus d'une mer d'huile, sans un clapotis, sans même un battement d'aile. Et le premier jour était là.

Il aurait dû partir avec eux, ne pas rester seul, dans cette maison trop pleine de souvenirs, dans cette chambre d'un trop vieil enfant, sous ce plafond trop blanc.

On aurait pu voyager ensemble, vers de nouveaux pays, au gré des saisons, des rencontres, des visions, du rocher, du soleil, d'une mer à un océan.

Le soir, ici, tombait derrière des volets clos. Une première étoile accrochait la dernière feuille d'un arbre plusieurs fois centenaire.

Mon sourire grimaçant avait le goût amer des défaites, mon sommeil agité celui des illusions.

42. Tignes

Ils portaient les vêtements de leurs parents comme on porte de vieilles armures, peut-être pour conjurer le temps.

Un soleil, venu d'au-delà des montagnes, pointait sur eux quelques timides rayons.

Sur la neige, glaciale, il y avait une jeune femme, brune, qui pleurait sans raison. Tous les autres se contentaient de l'entourer, en silence.

Quand les remontées mécaniques ont commencé leur train-train quotidien, ils ont marché lentement, vers la première benne, dans un halo de neige pulvérulente.

Sur les pistes, ils glissaient sans effort, épousant tout autant les contours neigeux du relief montagneux que ceux, organiques, de leurs propres corps en mouvement.

Le soleil, au zénith, faisait fondre la neige des sapins. Dessous, ils mangeaient en silence. Leurs larges capuches, rabattues sur leurs têtes ébouriffées, les protégeaient de l'eau. Personne ne voyait que la jeune femme brune pleurait toujours.

Elle était la première à s'être levée. Elle avait réajusté les bretelles de son sac à dos, puis elle avait refermé les fixations de son snowboard, d'un claquement sec.

Ils l'ont suivie, peut-être parce qu'on ne laisse pas quelqu'un de sa tribu descendre seul, surtout pour sa dernière piste.

Le bus, vert pomme, partait à quatorze heures trente. Ils attendaient, en silence, debout au milieu de l'immense parking, tous vêtus de leurs simples armures.

Nul ne salua le visage rougi qui apparut succinctement derrière une petite fenêtre carrée du bus.

À l'intérieur, la jeune femme avait posé sa main, abîmée par le froid, sur son ventre rebondi. Elle se promit de revenir, l'hiver prochain, seule.

43. Écrins

Des cieux il coule comme une masse blanchâtre, et, bientôt, nous sommes dedans.

Recroquevillés, serrés, emmitouflés, immobiles sur quelques centimètres carrés d'une marche taillée dans de la glace elle-même suspendue à la paroi rocheuse d'une montagne.

La barre des Écrins, ironie douce-amère de ton nom qu'on aime à se répéter durant ses longues heures d'attente dans la tempête qui dure, dure, dure.

Le jour, le soir, la nuit, le vent, les nuages, dehors le froid, dedans le chaud, vie basique, organique.

Deux corps inertes, silence forcé, peur rentrée, temps saccadé, sommeil interdit, enfin l'accalmie.

Des cieux se déchirent et quelques étoiles, amusées, apparaissent.

Nous nous sommes regardés, égarés, seuls et fatigués, sous un sommet, joyau, sans écrin.

44. *Saint Pierre*

Le long d'un câble, au travers d'une forêt, guirlande de bulles, pente herbeuse, recoins, chapelle, pause.

Le soleil peine à se maintenir, le village plonge dans l'ombre. D'une vallée englacée à l'autre, la brise du soir, elle, descend des plus hautes crêtes.

Nous montons une dernière fois tout là-haut. Combe noire, vieux pisteur barbu, sapins immobiles, télésiège hors d'âge. À mes côtés, ta silhouette rebondie, tes joues rosies par le froid, vif.

Thermos, chocolat chaud, madeleines trop sucrées, odeurs de gazole, neige noircie, parking envahie. Un mercredi, soir.

Le bus descend, il s'enfonce dans la brume. Encorbellement, fond de vallée, nuit qui tombe, musique nostalgique. Les yeux tournés, les yeux gênés. Tu ne souris plus, moi non plus.

45. *Saint Bruno*

C'est une place carrée dominée par une vilaine église aux reflets sombres. Des échoppes, des cafés, des rues étroites et rectilignes, où circulent des passants, des habitués, des acheteurs, des vendeurs. C'est une place de marché où fusent les cris, les rires, les bruissements confus, les pas, les objets manipulés, malaxés, caressés. Les pièces s'échangent, les billets s'échangent, tout s'échange. Derrière la vitre d'un café, je tourne une petite cuillère tordue dans un double expresso fumant. C'est une place pour se perdre et se retrouver. La friture poisse les murs, les pâtisseries orientales débordent jusqu'au dehors, les fripes sont comme des montagnes qui sans cesse se font et se défont. Les clameurs des marchands semblent annoncer une guerre imminente. C'est une place en périphérie du centre, il faut s'y perdre pour s'y retrouver, ou peut-être que c'est l'inverse, ou peut-être que je ne l'ai jamais vraiment vue, sentie, entendue, comprise. Derrière une minuscule table, je porte à mes lèvres une tasse de café trop fort.

46. *Loco Mosquito*

Le problème vient du fait qu'il est tard, que deux ou trois amis m'attendent dehors, depuis au moins une heure, et peut-être plus, qui sait ?

Le problème se pose vers deux ou trois heures du matin, quand la salle se vide et que les portes se ferment, définitivement.

Le problème n'est pas si compliqué, il suffirait de ne pas y penser et de continuer à boire, boire, et boire encore.

Le problème pourrait finir quelque part, entre deux ou trois absences, après quelques soubresauts d'un corps plus vraiment là.

Le problème est récurrent, le problème est inquiétant, le problème s'invite chaque matin, et s'oublie chaque soir.

47. *Jacquette*

Gracile meuh-meuh, démarche massive, chaloupée, robe mordorée, yeux maquillées, ton coup de langue, rose et sonore.

Ma grosse amie, rêve de mes nuits, odeurs d'enfance, âcres, incrustées, lait du matin, fumier, crème du soir, berce mes jours.

Ma douce lointaine, gardienne du temps, vigile des champs, pluie, soleil de plomb, éternel œil, en coin.

Ma tendre mémère, tes meuglements, ta cloche amère, vrillent mes nerfs, jusqu'à l'extase.

Orage d'été, regard tranquille, oh, rage d'hiver, ton absence, belle inconnue, au cou divin.

48. *La mort*

C'est impressionnant la mort, ça vous laisse pantois, transparent, inaudible.

Dehors, le même bleu qu'hier.

Des mains, existent encore, peau de papier, belles, toutes les deux.

Sous les sourires, passagers, la longue guirlande, des émois passés.

Une tape, sur l'épaule, trois larmes, quelques mots.

Ils reviendront, demain, elle verra, si, elle peut.

La nuit seule se penche sur le dormeur solitaire, qui, comme toujours, rêve.

Un abri, une table, un lit, quelques visages.

Quand le jour se lève, tout est fini.

49. *La vie*

Un bruissement au cœur de ma main.
Sa maison est ici,
Sa maison est ailleurs.
Je l'ai vu boire l'eau de maintes rivières.
Désirs de l'enfance,
Délires qui se creusent,
Et ton œil est pareil qu'au tout premier jour.
Regarde l'océan,
Songes d'élans,
Et dans le ciel
L'oiseau s'envole.

50. *Le paradoxe*

Vous viendrez à mon enterrement ?

Ce sera long et chiant.

Il y aura un curé,

Quelques gens éplorés.

Les voix monteront au ciel,

Le cercueil ira en terre.

Dans deux ou trois heures

On parlera d'autre chose,

Enfin.

51. *Fantasy*

Être civilisé

Poison du feu

D'une main il prend

De l'autre il reprend

Jalousie d'amour

Rien à ajouter

Briser sur sa nuque

L'anneau sombre et froid

Contrée du jeu

Lame extatique

Plateau aride

Guerrier solitaire

Charriot pénitencier

Montagne d'or

Il fuit

L'ombre du je

Vallée de poussière

Briseur d'os

L'arène et le cercle

Regard perçant

Délirant

Sec

Poussière

Il redeviendra poussière

Piège de l'ivresse

Voleur né

Sous les balcons dorés

Nuit sans fin

Éclat du jour

Beauté volée

Il rit

D'un cœur brisé

Louvolement discret

Loup des steppes

Hagard

Il s'épuise

Il s'enlise

Confins gris

Ciel métal

Marche forcée

Bleu du ciel

L'ombre d'une hirondelle

À peine un regard

Tout juste un soupir

Il saigne

L'ivrogne au grand cœur

Haï

Béni

Jungle olfactive

Puanteur des cimes

L'envers du décor

Torpeur salulaire

Gribouillis rageur

Un plan

Il sent

Il s'arrête

Fille de la nuit

Beauté impossible

Panthère noire

Peau de nacre
Il la voit
Ébloui
Son passage
Soleil naissant

Tuer ses parents
Griffer bien des gens
S'ouvrir les veines
Il saigne
Il serre les dents
Soleil malicieux
Tout comme avant
Œil vide et vieux

Et dans ses bagages
L'ombre noire
D'un fou
Il noie son âme
Il attend ses armes
Et dans ses bagages
L'ombre noire
D'un fou

Polygone argenté
Sourire démoniaque
Il rit aux étoiles
Une force magique
Prison de verre
Briser une à une
Les chaînes
De son destin

Lutins de passage

Bons présages
Hutte de papier
Petits souliers
Il rit
Eux aussi
De toutes les bonnes choses
Qui auraient pu se faire

Petit enfant rêveur
Il garde en lui
La magie du monde
Brume d'été
Hiver câlin
Automne songeur
Printemps d'une vie

Soupirs
Un deux trois
Coups de poing
Courir
Quatre cinq six
L'air de rien
Mourir
Sept huit neuf

Irrésolu
Fragments
Lutte
Il doit
Peser
Le pour
Du contre

Hameau charentais aux origines médiévales, dont le nom provient peut-être de « bord de l'eau ». Il est vrai qu'ici la Tiarde se jette dans le Son-Sonnette, qui lui-même se jette dans la Charente.

L'Essac

C'est un grand trou d'eau vert et profond, transparent là où le soleil plonge du haut des arbres. Il y a, tout autour, un muret de pierres blanches et grises, percé en deux endroits par le flot vigoureux d'une petite rivière.

Le Son-Sonnette.

En amont, une vieille vanne étroite et rouillée, à demi-ouverte, sous laquelle jaillit une épaisse langue liquide. En aval, un lit de galets ronds et lisses, sur lequel bruisse une eau claire et mousseuse. Plus loin encore, à la limite du regard, la rivière reprend son cours normal, lent et tortueux.

Elle coule au milieu des racines à nu, noires et poisseuses, sous la frondaison de grands arbres sombres et tordus par les vents d'ouest. Elle se jette ensuite dans une plus grande rivière, un fleuve côtier paraît-il.

La Charente.

Les Fontenelles

Le long d'une petite route, quatre ou cinq maisons, toutes en pierre, adossées à un talus sec et ensoleillé. On dirait des habitations troglodytes. Elles sont, paraît-il, infestées de vipères, qui font leurs nids dans les interstices des murs et rampent tout autour, tantôt à se réchauffer sur les hauteurs du talus, tantôt à s'abreuver du côté de la rivière, un peu plus bas.

Le Son-Sonnette.

Entre la route et la rivière, il y a une curieuse zone humide, mélange de prés à demi-sauvages, de buissons impénétrables et de grands peupliers blancs qui s'agitent mollement au vent. Il y a aussi, bien dissimulés dans le paysage, deux ou trois trous d'eau, profonds et obstrués par une dense végétation aquatique. Ce sont, dit-on, des résurgences de la rivière.

Le Son-Sonnette.

C'est ici que viennent boire les vipères, quand elles ont soif, la nuit.

L'église de Mansles

En bordure d'une petite place, coincée entre deux ruelles et une route, posée sur un point haut de la ville, sans cesse elle échappe au regard. Quelques platanes la noient de vert. Elle a pris le teint gris-noir des bâtiments tout autour. Elle a perdu son accès à la rivière, pourtant toute proche.

La Charente.

De longs filaments verts y ondulent nuit et jour, sous les arches d'un grand pont de pierre. Des bancs d'innombrables poissons aux dos argentés mangent ici, puis retournent vers les profondeurs sombres de la rivière, plus en aval.

La Charente.

De là-bas, entend-on encore le son mat et puissant de la cloche, la rondeur métallique de son chant ?

Le bois de la Garenne

Des buis sans cesse ouvrent et ferment l'allée couverte ou découverte...

À l'orée d'un bois, une carrière de pierre. Des pins parasols s'élèvent le long d'un coteau sec et ensoleillé. Au fond d'un vallon humide bruissent d'innombrables fleurs d'eau, caressées par le va-et-vient des libellules. Ombre et lumière. Ruisseau.

La Tiarde.

Quelques vieux châtaigniers isolés protègent le minuscule cours d'eau du soleil. Une étroite prairie file jusqu'au pied des premiers arbres. Serrés et immobiles, ils forment comme un rempart infranchissable. Déjà, le vent d'ouest s'est levé. Le bois s'agite. Lumière et ombre. Pénombre.

Des buis sans cesse ferment et ouvrent l'allée couverte ou découverte...

Le bac de Lichères

Au bout d'un chemin, tout en bas d'un hameau, au bord d'une rivière, un bac attend, impassible, dans le courant léger.

De l'autre côté de la rivière, un coteau sombre, boisé, d'où affleure un mystérieux rocher. Plus haut encore, un autre hameau, au nom inconnu.

De ce côté, une prairie ensoleillée, de grands saules pleureurs, quelques maisons blanches, bien alignées, le long du cours d'eau.

La Charente.

Un câble, en fait non, deux câbles, dont l'un pourvu d'un ingénieux système de poulies. Ce dispositif permet de ramener l'embarcation à bon port, si besoin.

Au moment de quitter la rive ensoleillée, ça grince, ça craque. Puis ça file, silencieusement, doucement, au fil de l'eau. Au milieu, le courant devient plus fort.

La Charente.

Des profondeurs sombres de la rivière, on ne distingue rien. Seules quelques bulles remontent à la surface, ici ou là, comme par surprise. Vase qui fermente ou poisson qui fouille ? On ne sait pas.

Soudain, ça craque, ça grince, l'autre rive est là, la terre ferme. Poursuivant notre marche le long d'un chemin ombragé, on laisse l'embarcation et la rivière derrière nous.

La Charente.

Le grand trou d'eau

Pour s'y rendre, c'est tout un voyage, une épopée. La route déjà. Ça monte, ça descend, ça monte, ça descend... On passe un hameau, un bois, un ruisseau.

La Tiarde.

Puis des champs, un plateau venteux, encore des bois. À l'ouest, droit devant, une petite église romane, bien blanche. Lichères. Un peu plus bas, à l'abri des regards, une rivière.

La Charente.

Une piste fait suite à la route. Elle descend vers l'eau. Terreuse, caillouteuse, elle franchit la rivière au niveau d'un large gué.

La Charente.

De l'autre côté, on est comme sur une grande île, délimitée par deux bras de la rivière.

La Charente.

On quitte la piste pour longer un champ en friche, dévoré par des chardons bleus. Plus loin, on rejoint une autre piste, un autre champ, cultivé celui-là, puis un autre gué, et un banc, posé ici comme par hasard, un peu en amont du grand trou d'eau.

La Charente.

Après avoir enlevé nos habits, vite déposés sur le banc, on remonte la rivière, d'abord peu profonde. On marche dans l'eau, sur quelques dizaines de mètres, puis on se baigne à l'endroit où on n'a plus pied.

La Charente.

L'ancien pont de bois

Il n'y a pas une planche pareille que l'autre et beaucoup manquent à l'appel, si bien qu'on voit l'eau s'écouler sous nos pas avec une certaine appréhension.

Le Son-Sonnette

Deux troncs ébranchés et à peu près parallèles constituent l'armature bringuebalante de la première partie du pont. D'un côté, les deux troncs s'appuient sur une rive sableuse. De l'autre, ils reposent sur un îlot dont le peu de terre résiste au courant grâce à la présence d'un unique arbre dangereusement penché vers l'aval.

Deux poutres, sans doute récupérées sur les restes d'une quelconque charpente, assurent la jonction entre l'îlot et l'autre rive. Cette seconde partie du pont est, comme la première, pauvre en planches.

Une nuit d'automne, après trois jours d'une pluie ininterrompue, la rivière a débordé, comme souvent ici, à cette période de l'année, inondant les grandes prairies tout autour, arrachant l'arbre et son îlot, emportant les deux parties du pont de bois.

On a retrouvé quelques morceaux à l'Essac, et même, paraît-il, vers la confluence du Son-Sonnette et de la Charente, deux kilomètres plus loin.

Le pont de bois n'a jamais été reconstruit.

Les grandes prairies

Elles s'étendent au-delà de la rivière.

Le Son-Sonnette.

Il y a celles, en herbe, où jadis paissaient quelques troupeaux de vaches et de moutons. Il y a celles, striées de haies épaisses et épineuses, où sans arrêt s'égailent des nuées de petits oiseaux piaillants. Il y a celles, reprises par les marais et leurs étranges plantes d'eau, où bruissent d'innombrables joncs verts et marrons agités par les vents d'ouest.

C'est là-bas que coule ce ruisseau si minuscule qu'il ne semble jamais vraiment exister.

La Tiarde.

Autour, la prairie et l'eau ne font plus qu'un. C'est une zone inatteignable, infranchissable, infestée de vipères et de ragondins, survolée par des oiseaux migrateurs qui filent vers l'océan, vers l'ouest.

Parfois, ils se posent là, quelques minutes ou quelques heures, silencieux et immobiles dans l'herbe grasse.

Le moulin du Geai

C'est un bâtiment fait de pierres et de briques, haut et long, imposant. On dirait une usine désaffectée. L'eau coule sous son flanc ouest.

La Charente.

De son ancienne roue, on ne distingue plus rien. Vers l'autre rive, l'eau s'écoule en cascade, par dessus une interminable digue, bizarrement construite dans le sens du courant.

La Charente.

Quand on marche sur cette digue quelque peu vertigineuse, on voit pour ainsi dire deux rivières. À gauche, celle, calme et profonde, qui servait au moulin. À droite, celle, plus nerveuse, qui poursuit son cours en une mince lame d'eau déformée ça et là par les nombreux cailloux qui tapissent le fond de son lit.

Le petit trou d'eau

Il n'a pas la majesté de l'Essac, son voisin, mais lui est naturel. Un courant vif semble l'avoir creusé dans un banc de gravier. Il est là, simplement, comme ça.

Sa berge est raide, pleine de racines tortueuses et de terre noire. Sa profondeur est modeste, un mètre tout au plus.

Un saule pleureur le caresse en surface, tandis que de minuscules vairons beigeâtres frétilent vers le fond, à la sortie du courant. Plus en amont, il y a un gué, et jadis un pont de bois, qui permettait de traverser la rivière, à sec.

Le Son-Sonnette.

Sous de grands peupliers blancs, des frênes et quelques chênes, assis au bord du trou, les pieds dans l'eau, on se sent soudain seul avec la rivière. On s'imagine rester là, en sa compagnie, pour toujours.

Ville de l'Yonne dont le nom vient peut-être des mots celtes Torn et Dour, respectivement divinité locale et lieu près de la rivière. Une chose est sûre, il y a, au cœur de la ville, la Fosse Dionne, où l'eau jaillit naturellement des profondeurs de la terre, avant de se jeter, un peu plus loin, dans l'Armançon, une rivière qui alimente le canal de Bourgogne.

L'arbre couché

Il continue de pousser bien droit, mais presque à l'horizontal, perpendiculairement à la rive gauche. Un jour, sans doute, a-t-il été couché par les vents violents d'une tempête, ou alors par les courants rageurs de la rivière en crue.

L'Armançon.

En été, c'est un coin de pêche bucolique, presque idéal. On y est à l'ombre d'un épais feuillage. Le tronc de l'arbre, large et creux, offre au pêcheur une assise confortable.

Les branches, hautes et nombreuses, font au-dessus de vous une voûte vert foncé, percée ici ou là par la lumière. Des oiseaux de toutes sortes semblent y tenir une perpétuelle assemblée. Le soleil tache d'or et d'argent la surface sombre de l'eau.

L'Armançon.

Pour s'y rendre, il faut quitter une large route, puis suivre une piste terreuse, qui finit sous un vilain pont bétonné. L'arbre couché attend, un peu plus loin, en aval, comme caché dans la rivière.

L'Armançon.

Le Grand Large

C'est une courbe, presque un virage à angle droit, qui fait suite à une longue portion rectiligne, de plus d'un kilomètre de long. Juste après, c'est Tonnerre.

Le canal.

Durant un hiver particulièrement froid, il y a bien longtemps, l'eau avait gelé sur une grande épaisseur. Il paraît qu'un hurluberlu s'était mis en tête de traverser ce bief, avec sa voiture de sport, une décapotable.

Il a réussi à descendre sur la glace, mais jamais il n'a pu remonter, ni d'un côté, ni de l'autre. Il a fallu qu'un tracteur vienne tirer sa voiture jusque sur le chemin de halage.

Le canal.

Cet hurluberlu était, paraît-il, le fils du pharmacien de Tonnerre. À cette époque, d'autres habitants, nombreux, faisaient du patin à glace, sur ce même bief. C'était même devenu une habitude, lors des hivers rigoureux.

Comme son nom l'indique, l'endroit est large. C'est sans doute pour cela que petits et grands aiment à glisser sur cette vaste étendue d'eau soudainement figée par le froid.

Le canal.

En haut de la Cascade

Un long quai bétonné lui donne des faux airs de port maritime. De plongeur plutôt ! Dès les beaux jours, ici, de jeunes enfants sautent, sautent et sautent encore, dans l'eau toujours fraîche de la rivière.

L'Armançon.

En arrière, de l'herbe grasse, des tables de pique-nique en bois, des arbres. Vers l'autre rive, où l'eau est plus profonde, deux ou trois plateformes, bricolées avec trois fois rien et fixées tout en haut d'autres arbres, qui surplombent la rivière.

L'Armançon.

Là-bas, les plus grands se jettent littéralement à l'eau.

L'Armançon.

Entre les deux rives, des nageurs, plutôt des adultes, vont et viennent, en long, en large et en travers, au milieu du brouhaha des enfants, dans l'eau toujours fraîche de la rivière.

L'Armançon.

Les deux plongeurs

Voile bleue, typhon immobile, antre aquatique, puits sans fond, labyrinthe de pierre et d'eau...

La Fosse Dionne.

Ils n'étaient que deux, un Anglais et un Belge, si gauches, si lents, si engoncés dans leurs combinaisons noires et rouges, si alourdis par leurs nombreuses bouteilles d'oxygène. C'était un jour d'août et ils s'apprêtaient à plonger dans l'eau.

La Fosse Dionne.

Réseau karstique, source vaclusienne, succession de galeries, d'étroitures, de siphons...

La Fosse Dionne.

Ils ont lentement disparu dans les profondeurs bleu menthe du trou d'eau, oh, pas longtemps, tout au plus dix minutes. À peine partis, on les a vus réapparaître, au même endroit, tout aussi lentement, masses noires fantomatiques et quasi statiques remontant à la surface de l'eau.

La Fosse Dionne.

Un problème technique, paraît-il. Ils replongeront demain, peut-être.

Le bief d'Épineuil

Il est le plus court mais lui possède un port, et même une capitainerie, de nos jours plutôt une buvette, surtout à destination des cyclistes, bien plus nombreux que les bateaux. Sur l'autre rive, des entrepôts désaffectés, un silo en ruine, les vestiges d'un passé révolu. Les quelques péniches à encore naviguer ici ne sont plus que touristiques.

Ici, comme dans les autres biefs, des plantes aquatiques envahissent l'eau, ne laissant vers le milieu qu'un étroit passage aux rares bateaux. Le réchauffement climatique n'y est évidemment pas pour rien. L'eau, miroir de la vie qui change...

Le canal.

Du côté du port, quelques épaves semblent attendre d'hypothétiques repreneurs. Une dizaine de joueurs de pétanque animent le quai désert. Un pêcheur solitaire marche d'une écluse à l'autre, lançant ici ou là une cuillère argentée, qu'il ramène aussitôt, en moulinant avec une régularité de métronome. Perches, sandres, brochets, tels sont les carnassiers qu'il peut espérer prendre ici.

Le canal.

Cinq vélos passent sur l'ancien chemin de halage, une écluse s'ouvre, le cochonnet est lancé, la cuillère aussi. Une autre cuillère plonge, dans un café noir, un double expresso, à la buvette, de la capitainerie.

En bas de la Cascade

Virgule de tout petits galets, presque du sable, plage miniature, eau qui mousse, courant joyeux, tournicotant. Plus loin, de blocs en blocs, courant qui pousse, ballon qui flotte.

L'Armançon.

Suivre la danse, se voir poisson, araignée d'eau, ballon qui flotte. Là-bas, l'île perdue, arbre penché, racines à nu.

Explorer, se perdre, y croire.

L'Armançon.

Au-delà de l'île, loin de la plage, plus en aval, eaux profondes, courants forts, tourbillons, vents mauvais. S'interdire d'y plonger, d'y nager, d'y aller.

Désormais seul, pris par la rivière, un ballon, qui flotte.

L'église Saint-Pierre

Elle domine Tonnerre de toute sa magnificence décatie. Pour s'y rendre à pied, on peut emprunter deux escaliers, l'un raide, l'autre moins, qui s'élèvent au-dessus d'un trou d'eau bleuté, en plein cœur de la ville.

La Fosse Dionne.

Dans la montée, quelle qu'elle soit, il y a de nombreuses maisons en ruine, parfois si petites qu'on peine à concevoir leur utilité d'antan : atelier de potier, cabane de chevrier, abri de jardinier ? En bas, on ne distingue plus que le flot limpide d'une très courte rivière. Elle prend sa source dans le trou d'eau bleuté, désormais caché par le toit circulaire qui l'entoure. Il y a, là-dessous, un lavoir, lui aussi de forme arrondie, et alimenté par l'eau du trou bleuté. Autrefois, les femmes de Tonnerre venaient y laver leur linge.

La Fosse Dionne.

Les deux chemins débouchent sur un jardin étagé ou un bois en pente douce. La masse imposante de l'église se fait partout sentir. Bien ancrée tout en haut de son promontoire rocheux, à la fois haute et large, terrienne et aérienne, figée dans le sol et le ciel. Ses innombrables moulures rococos, blanchâtres et grisâtres, pour la plupart endommagées, lui donnent cette allure de monstre fantastique, comme un dragon de pierre passablement déglingué. On aimerait tant voir celui-ci descendre jusqu'au trou d'eau, s'abreuver à cette eau bleue comme le ciel, une eau qui, pourtant, sort tout droit de la terre.

La Fosse Dionne.

Arcot

Il faut sortir de la ville, rouler sur plusieurs kilomètres, le long d'une route rectiligne. Sur le côté droit scintille une eau verte, plissée par un vent léger venu du nord.

Le canal.

Il y a une écluse et, juste à côté, une petite maison encore habitée. Quelques chiens hurlent, à l'arrière du bâtiment. Plus à l'est, des marais, des prairies humides, des haies. À l'ouest, un coteau boisé, quelques vignes. Entre les deux, la route.

Et le canal.

Quand on marche sur l'ancien chemin de halage, il y a, au-dessus de nous, de grands peupliers blancs qui font comme une arche haute et bruissante d'air et de soleil. Les deux rives, au loin, semblent se rejoindre et se perdre dans la végétation du bord de l'eau.

Le canal.

Quand on décide de s'arrêter, il n'y a plus que des ombres mouvantes qui jouent avec le soleil. L'eau pour seul horizon, avec son reflet calme et apaisant, hypnotique.

Sous le pont

Il y a le grondement des voitures, juste au-dessus, et celui des trains, qui passent un peu plus loin. Les jours de pluie, on y est à l'abri. C'est bien là son seul avantage. Ici, l'eau est profonde, presque stagnante.

L'Armançon.

On y prend surtout des poissons de vase : tanches, brèmes, plus rarement des carpes. Il y a aussi quelques espèces hybrides, comme la brème carpée : mince et gluante comme la brème, plastronnée de grosses écailles dorées comme la carpe. Ce sont des poissons des jours de pluie, qu'on fera cuire longtemps, au four ou à l'eau bouillante, avec beaucoup d'assaisonnement, de l'oseille surtout. On en rejettera pas mal dans la rivière.

L'Armançon.

La pluie s'est arrêtée. Il est bientôt midi. Deux trains filent au loin, l'un vers Dijon, l'autre vers Paris. Une voiture vient de passer sur le pont. La nôtre.

Le bief de Dannemoine

On parle souvent de ses sources chaudes et froides, qui alimenteraient le bief par dessous. Nul ne sait vraiment où elles se trouvent. Les premières empêcheraient l'eau de geler, en hiver. Les secondes la garderaient toujours bien fraîche, en été.

Le canal.

Il y a aussi, de part et d'autre, de grands sapins, qui donnent à l'eau une couleur vert sombre, presque noire. Avant midi, les ombres des arbres se rejoignent vers le milieu du bief, ne laissant passer sur l'eau qu'un mince filet de soleil.

Le canal.

Après l'écluse de Tonnerre, ce bief est d'abord une grande ligne droite, d'un kilomètre environ, ensuite un coude, et enfin une autre grande ligne droite, jusqu'à l'écluse de Dannemoine. Entre les deux, il y a un joli pont de fer, construit en mille huit cent quarante-deux. Il permet aux paysans de rejoindre les prairies d'élevage et les champs de culture, qui s'étirent de l'Armançon jusqu'au canal.

54. Saisons

C'est le temps cadavéreux, folle ivresse d'une face creusée, cassée, rongée, tendue vers le soleil.

Platane tournoyant, rugissant, rougissant, sous les caresses d'une église à l'envers, plantée à même le sol.

Bourgeons d'or, semences d'argent, folle douceur du lait qui coule à la bouche, croissance cristalline.

Désir de pause, dépose, en ton matelas blanc, cotonneux, la courbure d'un dos, l'arrondi d'une fesse, ta jambe dépliée.

55. *Soir*

Quand on s'élève au-dessus du temps, vagabond céleste, avec pour seul écran la nuit étoilée,
Quand brille au bout du doigt l'ours malicieux, satin noir, trou délicieux, d'où jaillit l'or des
dieux,

Quand l'ombre féconde s'empare des lunes, dessine une rune, robe mortuaire, linceul de vie,
Fermer les yeux, ne plus rien voir, qu'un astre blanc, scintillant, d'or.

56. *Nuage*

Souplesse de coton, éclairage de star, dessous noirs, fesses blanches,
Faces mouvantes, seule subsiste, au sol, l'ombre gracile, de son énorme dos.
Poudre d'eau charmante, éclat gris, brise fraîche, qui soudain s'éteint.
Derrière, sans fin, l'immensité du ciel, trop bleu, trop lumineux, trop triste.

57. *Jet-setteuses*

Même chevelure blonde, peroxydée, moue épuisée, tatouages criards, noirs ou colorés.

Même démarche mal assurée, fin de soirée, robe moulante, un peu froissée, mal fermée.

Même voix pâteuse jamais anxieuse, regard sur rien, rire mécanique, ironique.

Même obsession, à chaque instant, pour se coiffer, pour se changer, pour se poudrer, avant le soir, se coucher tard.

58. *FlixBus*

Il a reculé, hésitant, jusqu'à percuter un BlaBlaCar.

Cris, regards anxieux, agitation.

L'un allait à Turin, l'autre à Lyon. Tout deux arboraient les noms de leurs compagnies, en grandes lettres blanches sur fonds colorés. Tout deux allaient partir avec le même retard, de dix minutes environ.

Je regarde derrière les portes, sous les lits, je mens effrontément.

J'aime Gainsbourg (le père et la fille), André Agassi, Jeanne d'Arc, Kurt Cobain, Juliette Binoche, Reinhold Messner, Marie-Madeleine, Jésus.

Je suis mendiant et chevalier, sportif immobile, amoureux transis.

J'ai peur de tout et de rien.

Je vis en attendant la mort.

Mort vivante

1. Dernière demeure

Ton ombre est ailleurs
Pilote d'un château perdu
L'écran noir d'une très vieille série
Un lit médicalisé remplit toute la pièce
Des cartons poussiéreux sous une couverture jaune
Nous ne marcherons plus avec les chiens fugueurs
Nous ne crierons plus avant de sauter dans l'eau
Ton regard pris par la cime des arbres jamais plus ne descendra dans la cour carrée où la grande
table est dressée sous les tilleuls
L'espace d'un instant
Ta voix de fausset
Ton regard noir
Ton pyjama à carreau
L'ombre délicate
De la vigne vierge
Sur la pierre blanche

2. Face à son destin

Torse de Goldorak
Un faux air de Charles Ingalls
Sur les plages de Mauritanie
Jamais tout à fait avec nous
Dans sa caisse à outils
Derrière son masque de soudeur
Jamais tout à fait dans les clous
Pêcher à la main
Conduire sans ceinture
Jamais très drôle
Sourire désabusé
Regard d'acier
Un collier de pierres
Blanches
Et noires
Et rondes
Un bracelet argenté
Au poignet droit
Il se tient debout
Seul
Les pieds dans le sable
De l'océan

3. Bourru solitaire

Caramel beurre salé

Voix rauque

Endiablée

Guitar hero

Déglingué

Tantôt marin

Tantôt berger

Pluies de la lune

Danseur de dunes

Il n'en reste qu'une

Chienne de vie

Chienne d'une vie

À t'écouter

4. *La sauterelle*

On l'aurait bien vu en finale des JO

Elle avait la même foulée que Marie-Jo

Jambes immenses

Corps filiforme

Cheveux blonds

Presque blancs

Yeux bleus

Délavés

Elle grimaçait l'été ça nous faisait rire le matin dans nos bols de muesli les vaches lui faisaient peur
les chiens aussi les abeilles pareil mais qu'est-ce qu'elle courrait vite et loin et longtemps

On l'aurait bien vu en finale des JO

Comme Pérec

Elle démarre au coup de feu

Elle part lentement

D'abord noyée dans la masse

Puis elle surgit vers l'avant

Au dernier virage

Ne faisant qu'accroître son avance

Sa foulée de rêve

Longue

Majestueuse

Implacable

Jusqu'à remplir

Tout l'écran

De sa présence

5. Vieille

D'elle il ne restait presque plus rien
Des jambes comme des allumettes
Une peau comme du vieux bois
Ces mains griffaient les poignées en plastique d'un déambulateur
Son dos osseux
Perdu sous l'étoffe légère
D'une blouse colorée
Des pas menus
Saccadés
Des épaules pointues
Figées
Un cou bloqué
Un fichu à fleurs
Parfaitement noué
Sa peau blanche et parcheminée
Ses joues creusées
Et l'éclat bleu azur
De tout petits yeux

6. Vieux

Un corps de fer
Il avait été boxeur et skieur
Artilleur
Puis il avait fait du fric
Installation et maintenance
Des premières caisses automatiques
Il y en avait de plus en plus
Dans les grandes villes
Les stations de ski
Lui habitait Grenoble
En plein centre
Il y avait acheté une grande maison
Il y vivait seul depuis longtemps
Sa femme était morte à soixante ans
Sa fille unique à dix-huit
Lui à quatre-vingt-douze
Seul
Donc
Dans le grand salon
De sa grande maison

7. À l'hôpital

Il dormait presque tout le temps
Sommeil parfois lourd parfois léger
Tressaillement sur son front
Bref mouvement de sa paupière
Ronflement qui s'allonge
S'éternise
Dernier souffle
Non
Inspiration succion
Râle rauque
Gesticulation
Tremblement
Une main froide
Un front humide
Recroquevillé
Fœtus cadavérique
Expiration
Délivrance
Enfin immobile
Ronflement à nouveau
Et le temps
Lui
Qui s'éternise

8. Les platanes de la place Saint Bruno

Il n'y a pas de plus beaux arbres qu'ici
Au soleil ils font comme un ciel végétal
Percé de lumière
Ils s'ébrouent sous la pluie
Et scintillent avec elle
De mille gouttelettes
L'écorce de leurs gros troncs fait comme un patchwork grumeleux
Tout en nuance de vert et de gris
Le vent berce leurs larges feuilles d'un délicat froufrou
Drôle de mélodie qui débute quelque part
Pour finir ailleurs
La nuit rend tout ça immobile
Tourné vers les étoiles
Absent au jeune homme pâle
Casquette baissée
Adossé à l'un de ces si beaux platanes
Il perd du sang
D'un trou rouge à son flanc droit

9. Pote d'enfance

Chair molle

Et pâle

Et grasse

Et rosée

Deux yeux bleu clair

Qui fixent sans fixer

Un corps lourd

Musclé et gras à la fois

Son étrange rire de fausset

Sa gêne juste après

Ce visage souvent triste

Puis joyeux

Puis triste à nouveau

Sa manière de frapper la balle

Directe

Rageuse

Comme un dernier coup

Comme le dernier coup

Sa manière de jouer de la guitare

Jamais plus de quelques minutes

Du Cabrel

Du Nirvana

Deux ou trois accords

Juste pour dire

Qu'il a aimé ça

10. Seb

Des dents comme des ciseaux

Ouverts aux quatre vents

D'Ardèche ou d'Italie

Son étonnant rire

Bouche grande ouverte

Il se rêvait guide

Prof

Paysan

Confiant

Content

Partant

Son regard gris pâle

Amusé

Amusant

Derrière

Pointait

Pourtant

Le reflet fixe d'une ombre noire

Le puits sans fond de sa pupille

L'enfance bleue de ses désirs perdus

L'ivresse sans fin

L'appétit contrarié

D'un ogre de papier

11. À l'église

Jamais sans son veston

Jamais sans son maillot de corps

Après-rasage mentholé

Ventoline dans la poche

Au cas où

Mocassins vernis

Bas de pantalon impeccablement repassés

Chaussettes en lin

Chaudes et confortables

C'est le matin

Une brume froide

S'accroche à son potager

Déserté

La pendule indique treize heures

Personne ne l'a remontée

Au loin sonnent les cloches

C'est le glas

Tout est en ordre

Les enfants sont là

Assis devant

Le cercueil est immobile

Clos

Seul tourne

Tout autour du défunt

Un vieux curé barbu

Pieds nus dans ses sandales en cuir

Il psalmodie

Agite un encensoir

D'où s'échappe

Une légère fumée blanchâtre

Vaguement épicée

12. Copain d'été

Il avait la rage des enfants
Le calme froid du vieux sage
Il était d'un an mon aîné
Cheveux très bruns
Œil noir
Bouche moqueuse
Toujours à ruminer des conneries très sérieuses
Lieux interdits
Granges
Forêts
Rivières
Dans les pas des pêcheurs
Des chasseurs
Dans le sillage d'un tracteur
Celui de la ferme d'à côté
Odeur écœurante du gasoil
Deux roues immenses et crantées
Une cabine perchée
Longue remorque d'acier
Montagne de bottes de paille
Comme l'éphémère château
De notre enfance

13. Pas comme ça

Curieux rêve
Ou souvenir
Ou réalité
Grandes baies vitrées
Encadrées de bois clair
Des lits d'hôpital
Des sièges d'hôpital
Des tables d'hôpital
Des corps décharnés mais vivants
Épuisés mais souriants
Souriants malgré la fin
Proche si proche
Celui-ci
Sourire édenté
Bout de cuisse blanchâtre
La mains posée sur un drap
Il est immobile
Le sommeil qui s'en va
S'en vient
Un doux sourire comme celui d'un enfant
Lumière du corps
Du dehors
Tombe la nuit
Tombe
Tombe bien vite

14. Si belle

Rigoler

Rigoler c'est la vie

Il ne reste plus que ça

Large visage

Brume solaire

Photos

Dents blanches

Carnassières

Santé de fer

Sous la neige

Souvenirs

Longues journées sans fin

Sans bruit

Sans but

Marcher grimper skier

Présence

Peut-être encore du temps

Ta peau lisse ou granuleuse

Absence

D'une étreinte

D'une parole

D'un geste

D'un sourire

D'un regard

Ta crème solaire coco

Tes lunettes noires Vuarnet

Au sommet

Tes bras ouverts en croix

Tournés vers le soleil

Il a happé

Ton vrai visage

15. Un petit coin de paradis

Étagement sonore

Doigts boudinés

Sourire bête

Long périple

Galette jaune

Hugo Boss

Poisson frit

Pipi platane

Torpeur d'hiver

Été plombant

Milky Way

Mur de robes

Parterre de baskets

Sacs-poubelle

Piles neuves

Micro karaoké

Camion abandonné

Angle mort

Fleurs passées

Œil bleu

Gros José

Lui

A pris la tangente

16. À côté

La réalité c'est que je suis comme toi
Si on pouvait parler
Au moins discuter
De cet affreux glissement
Vers l'ombre solitaire
Ne plus réfléchir
Chanter les recoins
Danser sur nos mains
La réalité
Bête comme nos pieds
L'espoir d'en découdre
Coûte que coûte
Miroir discret
Ventre replet
Les voix se perdent
Dans l'astre gris
De nos regards

17. La maison endormie

Les bruits se sont évanouis
Dans la noirceur de la nuit
Il traverse à petits pas
Comme une autre chambre
Un autre couloir
L'escalier
Seul
Au loin
Le hululement d'une chouette
Au plafond
L'ombre mouvante d'un platane
La lumière blanchâtre d'une pleine lune
Un mur plus vraiment là
Une table dans le lointain
Comme un gros chiens aux aguets
Une porte laissée entrouverte
Sur les absents
Qui ont vécu là
Jadis

18. On verra bien

Ton ombre impossible

Passant sans visage

À chercher ton regard

Je vois

Ce que tu foules de tes pas

Ce qui ne reviendra pas

L'astre bleu renversé

L'ivresse

La vie

19. Vécu

Une pensée

Un souvenir

Un soupir

Un sourire

Une caresse

Un instant

Tu es là

Pour toujours

Dans mon cœur

20. Oraison funèbre

Adieu mon vieil ami
Je te connais depuis si longtemps
Nous étions si petits à l'époque
On ne s'est pas beaucoup revus
Depuis les Playmobils
Les Lègos au sous-sol
La table de ping-pong dans le garage
On voyait clair en nous
Si petits déjà
Ma terreur des manèges
Des films d'horreur
Ton angoisse dans la foule
Ton dégoût pour l'école
Timidité maladive
Depuis tout ce temps
Dis-moi
Qu'ai-je fait
Pour te perdre

21. *Sans fin*

La vérité

C'est que j'ai peur de la mort

J'irai volontiers l'oublier

Ici ou là

À faire je-ne-sais-quoi

Elle s'invite malgré tout

Un appel

Une voix brisée

Une date pour se retrouver

Honorer ta mémoire

Une morte

Un mort

Un chant

Une parole

Un silence

Elle nous manque déjà

Il est encore un peu là

Elle ne nous quittera pas